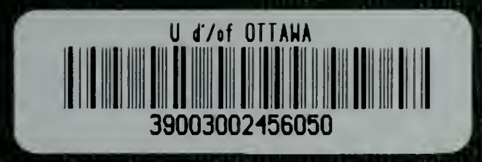
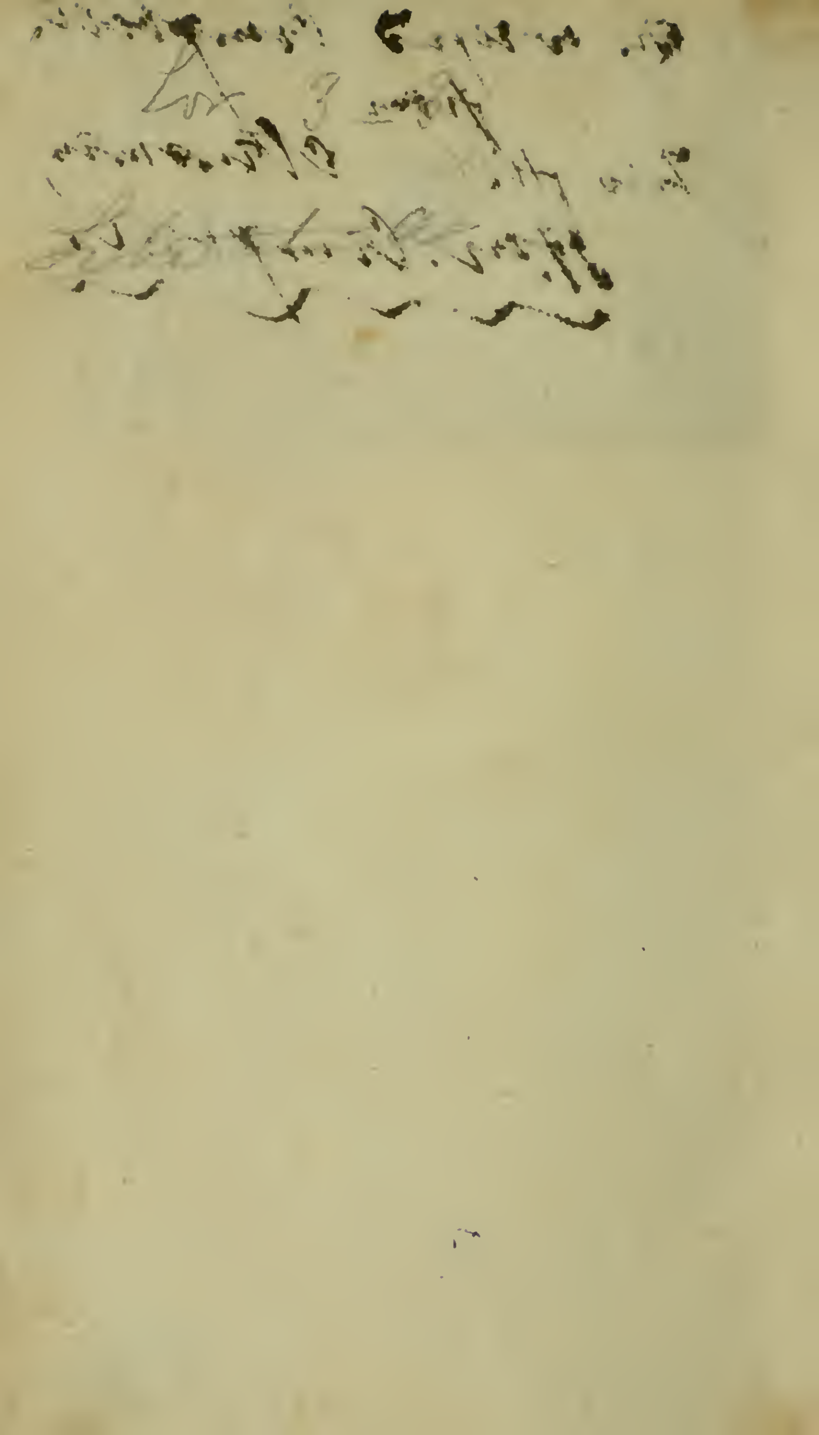

U d'/of OTTAWA
39003002456050





LES DÉLATEURS.

OU

TROIS ANNÉES DU XIX[e] SIÈCLE.

Se trouve à Paris, chez

Firmin Didot, rue Jacob, n° 24,
Delaunay, Corréard, Ladvocat, libraires, galerie de bois au Palais-Royal,
Vente, boulevard des Italiens.

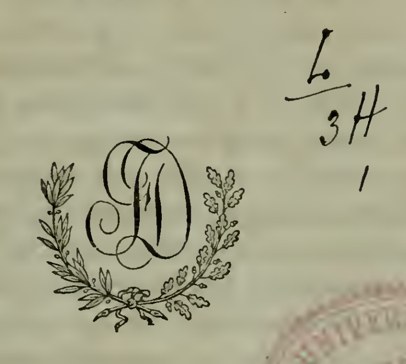
LES DÉLATEURS,

OU

TROIS ANNÉES

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

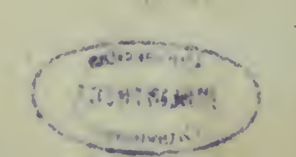
PAR M. EMMANUEL DUPATY.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT, ET DE LA MARINE,
Rue Jacob, n° 24.

1819.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX DÉNONCÉS.

C'est à vous, mes chers confrères, c'est aux dénoncés, c'est aux proscrits de tous les temps, et particulièrement à ceux de l'époque où nous vivons, que je m'empresse de dédier cet ouvrage. C'est sous leur protection que je le publie. Et, en effet, puis-je en espérer une plus naturelle et sur-tout plus étendue que celle des hommes que je cherche à venger des calomnies, des persécutions, des surveillances, des exils, des tyrans subalternes, des geoliers, et des bourreaux.

Je présente dans cet écrit une sorte de revue ou de tableau des événements, des maux et des ridicules de toute espèce, qui ont signalé cette incroyable époque de l'occupation, pendant laquelle cent cinquante mille garnisaires de diverses nations ont paisiblement habité, rançonné le territoire et les cités d'un peuple, qui compte vingt-huit millions d'hommes, qui depuis vingt ans était le vainqueur, le dominateur de l'Europe, et qui passe à juste titre pour le plus vaillant, le plus généreux et le plus belliqueux du monde.

Je ne prétends entrer ici dans aucune discussion littéraire sur les difficultés qu'offrait cet ou-

vrage. Je ne l'aurais point entrepris si je n'avais pensé qu'il fallait pour l'écrire l'ame d'un citoyen, plus encore que le talent d'un poëte.

Je me bornerai à déclarer qu'en donnant à la vérité des formes poëtiques, je ne l'ai jamais altérée. Je proteste hautement contre toute interprétation mensongère que la haine, la sottise ou l'esprit de parti voudraient donner à mes vers. Je dis librement ce que je crois devoir dire, pour le bien de la patrie ; si je croyais utile d'en dire plus, je le dirais sans être retenu par aucune crainte. *Alitur vitium, vivitque tegendo.*

Cependant en poursuivant les délateurs je n'ai pas voulu l'être. Je n'ai nommé ni désigné personne. Fidèle au conseil de Martial, *parcere personis, dicere de vitiis*, je combats le vice, j'épargne les hommes. J'ai tracé des portraits généraux tels que la comédie les admet; ceux qui voudront s'y reconnaître ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes, à leur conscience, à leurs actions.

Je n'ose point espérer que l'on usera envers moi de la modération et de la réserve dont j'use envers autrui. L'aigreur, l'outrage, et l'invective, se mêlent aujourd'hui à toutes les discussions littéraires et politiques. Cependant il serait bien à souhaiter que l'on mît enfin un peu plus d'urbanité dans des débats que l'injure aggrave et envenime de jour en jour. L'erreur et la bonne foi peuvent se trouver réunies dans les partis les plus opposés. Plutarque loue singulièrement la politesse dont les tribuns du peuple, Tibérius

Gracchus et Octavius, ne s'écartèrent jamais au milieu des dissensions les plus violentes. « Com-
« bien, dit-il, que l'un contestât à l'encontre de
« l'autre avec véhémence d'affection, et une obs-
« tination extrême, si ne dirent-ils jamais une
« mauvaise parole l'un contre l'autre, ni leur
« échappa jamais, en quelque cholère qu'ils fus-
« sent, un mot qui touchât l'honneur de son
« compagnon. » *Pl. trad. d'Amyot.*

Quelques-uns diront peut-être que je traite des matières bien délicates; mais Horace nous apprend que les poëtes ont le droit de tout oser. Les délateurs seuls pourront blâmer la hardiesse qui me porte à les braver. Si leurs traits me poursuivent, les sentiments que j'exprime trouveront parmi leurs victimes des suffrages assez honorables pour me consoler. Quelque faible que soit mon tribut, je le paie avec ardeur à la patrie. Crémutius Cordus, accusé sous Tibère d'avoir publié une histoire de Cassius et de Brutus, répondit au sénat : « Si je suis condamné, il y aura
« des hommes qui se souviendront non-seule-
« ment de Cassius et de Brutus, mais aussi de
« moi. » *Tacit., ann. l. II.* Plus heureux, nous pouvons dire enfin, comme Tacite l'a dit sous Trajan: *Rarâ temporum felicitate ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet. Hist. lib.* I.

La publication de cet ouvrage, en rappelant des malheurs passés, fera sentir combien l'état présent s'est amélioré. Un certain Demænetus accusa Timoléon devant le peuple de Syracuse.

ARGUMENT.

Avant-propos. De la délation. La délation dans la garde nationale. De l'opinion. La délation en province. La nymphe de la Seine. Les délateurs du roi. Le bon plaisir. Les solliciteurs. Les délateurs à Rome. Les provocateurs de délations. Les anti-délateurs.

LES DÉLATEURS.

PREMIÈRE PARTIE.

Quanquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam.

Virg. AEn. lib. 2.

Il faut céder enfin à ma juste colère ;
Le crime s'enhardit, alors qu'on le tolère ;
Trop long-temps de la France il troubla le repos ;
Je déclare la guerre aux méchants comme aux sots :
Un cœur noble avec eux jamais ne sympathise.
Ainsi que les forfaits, je combats la sottise ;
Soit que, guidant un peuple aveugle en sa fureur,
Elle sème en nos murs l'épouvante et l'horreur ;
Soit qu'elle ose, du siècle étouffant la lumière,
Invoquer des vieux temps l'obscurité première,
Et prétende, à l'erreur nous livrant de nouveau,
Rabaisser tout mortel à son propre niveau.

A fronder tous les sots si ma muse s'apprête,
Quels orages soudain vont gronder sur ma tête !
Mais l'honneur a parlé; l'effroi n'est plus permis :
Un Français n'a jamais compté ses ennemis :
Leur nombre en vain s'accroît, siffle, intrigue, menace,
Ainsi qu'au champ d'honneur je les brave au Parnasse.
Vils délateurs, c'est vous que je vais attaquer;
Oui, pour le bien public il faut les démasquer.
Et vous, nobles guerriers, que poursuivit leur rage,
Dont l'exemple héroïque enflamma mon courage,
Vos bras ont défendu notre gloire et nos droits ;
A venger vos affronts je consacre ma voix;
Ma lyre, d'un tel soin désormais occupée,
Va se montrer française autant que votre épée.

Je sais que, trafiquant du vice et du mépris,
Dans Paris, de nos jours, on dénonce à tout prix ;
Que la délation impudemment s'y montre :
Le ton faux, l'œil hagard, par-tout on la rencontre.
Elle obsède un ministre, elle assiége un bureau,
S'introduit chez les grands, se déchaîne au barreau,
Règne dans les salons, et s'y croit ennoblie,
Se trouve, en talon rouge, à la cour établie,
Poursuit Voltaire encore au fond de son cercueil,

Accourt à l'Institut disputer un fauteuil,
Devient pour l'ignorance un titre académique,
Alimente de fiel maint écrit polémique,
Avec le déshonneur entre au lit conjugal,
D'éloigner un époux donne un moyen légal,
Et pour peu qu'au logis sa présence vous gêne,
Le fait obligeamment reléguer à Cayenne.
Le tromper suffirait, sans qu'il fût déporté!
Mais, ce qui paraîtra par l'enfer inventé,
Sur tout homme d'honneur versant la calomnie,
Levant sous nos drapeaux une tête impunie,
Au faîte de la gloire elle atteint nos guerriers,
Rampe à travers les lys pour flétrir leurs lauriers;
Parmi les rangs français inhabile à combattre,
Ose, un poignard en main, invoquer Henri-Quatre;
Et contre des proscrits s'exerçant à huis-clos,
Par nos propres soldats, immole nos héros:
A perdre un malheureux l'inhumaine s'attache,
Frappe, en s'enveloppant de l'étendard sans tache,
Et, monstre sanguinaire autant que déloyal,
Assassine à l'abri du panache royal.
Tel, horrible et sanglant, un vautour plein de joie,
Sous la croix du clocher vient déchirer sa proie.

Un Français croira-t-il que d'obscurs délateurs
Sous un règne éclairé trouvent des protecteurs?
Mais en vain les méchants poursuivent leur chimère;
Le crime n'a jamais qu'un empire éphémère.
Semblable à ce reptile, effroi de nos guérets,
Qui, durant la clarté, caché dans les marais,
Hors des flots empestés n'ose dresser sa tête
Qu'à la faveur de l'ombre et pendant la tempête;
De la délation le monstre ténébreux,
N'ose braver le jour qu'en des temps désastreux,
Qu'en ces temps de désordre, où, sanglante et livide,
La vengeance aux méchants prête une oreille avide;
Caresse l'imposteur qui sert sa passion;
Accueille tout prétexte à la proscription :
S'arroge sans pudeur les droits du diadême;
Et, feignant de servir le roi, malgré lui-même,
D'avides proconsuls fait de lâches tyrans.

Qu'un fat réclame alors un emploi dans nos rangs,
Par un service exact croit-on qu'il réussisse?
Les dupes font la ronde, et vont à l'exercice :
Vous montez votre garde, il vous a vu passer,
L'instant est favorable, il court vous dénoncer;
Un sot, à poste fixe, a déja pris la plume :

Ce n'est qu'en écrivant que sa valeur s'allume.
Greffier des délateurs, et commis bréveté,
Il répare en un jour vingt ans de nullité.
Officier de bureau, vaillant, loin des alarmes,
Dès que la paix est faite, il demande ses armes.

Des chercheurs de suspects quel est donc ce rival,
Moderne inquisiteur, Dominique à cheval,
Qui transforme, prêchant sa doctrine impudente,
Un *conseil de famille* en une chambre ardente ?
Il croit par des fureurs prouver son dévoûment ;
D'un rapport frauduleux il use insolemment :
Il l'aggrave, enchérit encor sur le faussaire ;
Il vous fait criminel pour être nécessaire ;
Et de toute infamie effronté protecteur,
Sitôt qu'il vaque un poste, y glisse un délateur.
Une délation, selon qu'elle est complète,
Vous donne, aux yeux du sot, un droit à l'épaulette.
Par lui, tout honnête homme est constamment froissé ;
Qui ne dénonce pas vaut presque un dénoncé.
Jamais l'ardeur de nuire en son cœur ne sommeille :
Veillez pour son salut, pour votre perte il veille.
Ayez, le trente mars, affronté le boulet ;
Tels ou tels, dont l'intrigue a brodé le collet,

Proclament, dans l'espoir d'obtenir un haut grade,
Qu'ils ont, sous nos remparts, déserté leur brigade,
Non par l'effroi qu'un lâche eut toujours du trépas,
Mais par amour du roi, dont on ne parlait pas;
Osent au vrai soldat ravir la récompense
Que, pour n'avoir rien fait, la faveur leur dispense,
Et, fuyards couronnés des palmes du vainqueur,
Dénoncent tout Français qui fut homme de cœur.
Je leur laisse l'habit, le bonnet ou le casque;
Je ne leur veux, par grace, arracher que le masque:
Prions-les de nous dire en quels combats fameux
Ils ont gagné la croix... qu'ils se donnent entre eux.
Tel, de ses droits nouveaux juge unique et suprême,
A l'unanimité se la donna lui-même.

Toujours de sa bassesse on craignit les témoins;
Aussi, pour les bannir, que d'efforts, que de soins!
On frappe à chaque porte, on fait signer des listes
Où sont notés les purs et les froids royalistes;
S'il court un bruit absurde, on le met en crédit;
On rapporte un propos qui n'a pas été dit;
A défaut d'actions, et même de paroles,
On impute à forfait les riens les plus frivoles.
Tel jour on a pleuré; tel jour on a souri:

Donc on ne peut aimer l'héritier de Henri.
Vous êtes convaincu, sur cette simple marque,
D'en vouloir, tout au moins, au sceptre du monarque.
A quels affronts alors n'êtes-vous pas soumis,
Si, terrible aux méchants autant qu'aux ennemis,
Un chef, guerrier loyal, n'oppose une barrière
Aux braves dont la dent vous déchire en arrière.
Encor, s'il n'admet point leur rapport contre moi,
Crieront-ils sur-le-champ qu'il est traître à son roi :
Car toujours pour le roi leur tendresse est extrême :
Jusqu'au prochain péril ils l'aimeront de même.
Qu'il brille enfin le jour, où fier de la chérir,
Il faudra pour la France et combattre et mourir!
Qu'un belliqueux rappel se fasse alors entendre;
Qu'à laver ses affronts le trône ose prétendre;
Et nous verrons, au feu, quels sont les plus pressés,
Des dénonciateurs ou bien des dénoncés!

Ainsi dans tous les rangs, l'infâme calomnie
Poursuit la probité, les vertus, le génie;
L'honneur et le savoir deviennent superflus;
Des talents d'un commis on ne s'informe plus :
C'est par l'opinion qu'on juge du mérite;
Pour elle on vous proscrit, même on vous déshérite.

Aimer trop son pays, c'est n'être bon à rien!
Un sot est propre à tout, pourvu qu'il *pense bien.*
Bien penser fut jadis, adorer sa patrie,
Lui consacrer ses soins, ses vœux, son industrie,
Sa fortune, son sang: aujourd'hui, bien penser,
Près de certaines gens, ce n'est que dénoncer.

Paris vit trop régner cette rage cruelle.
Mais quoi! n'est-ce qu'au sein de la ville immortelle
Que la délation, source de tant d'horreurs,
Brisa tous les liens, divisa tous les cœurs?
Nos vices ont gagné les plus lointains rivages;
Des cités aux hameaux s'étendent leurs ravages.
A tel excès enfin nous les sûmes porter,
Que nos derniers neveux n'y pourront ajouter.
Dans sa propre innocence on n'a plus de refuge;
Le même homme souvent vous accuse et vous juge.
Envoyé par le roi pour le faire bénir,
Un préfet désunit ceux qu'il devrait unir;
Subalterne despote, au fond de sa province,
Il proscrit les vertus qui font aimer le prince.
Tandis qu'à ses bontés donnant un noble cours,
Le roi promet l'oubli dans ses touchants discours,
Des méchants vont prêcher des fureurs éternelles,

Démentent hautement ses phrases paternelles,
Prouvent qu'au sang versé sa justice applaudit,
Qu'il ne faut obéir ni croire à ce qu'il dit;
Que sa Charte, en secret, est l'objet de sa haine.
Croyant le mieux servir, contre elle on se déchaîne.
On remet en vigueur d'antiques préjugés;
On revient sur des points que la Charte a jugés.
L'Église revendique un domaine de moine;
Le noble, de vieux droits, qu'il croit son patrimoine.
On livre l'acquéreur aux persécutions :
Les prêtres font agir de saintes missions;
Un seigneur veut sa rente, un curé veut sa dîme;
A reprendre, à garder, on s'excite, on s'anime:
De châteaux en châteaux la sottise a couru;
De cités en cités les prévôts ont paru;
La terreur envahit chaque sous-préfecture;
On tient, chez les dévots, chapitre d'imposture :
Aussi, de toutes parts, quels maux nous sont offerts
J'entends dans les prisons sceller de nouveaux fers;
Que de pères, hélas, ravis à leurs familles!
Plus de pain pour les fils, plus de dot pour les filles:
Étranger dans la France, un Français perd ses droits;
L'autre tombe immolé sous la hache des lois,
Ou, loin de ses bourreaux, il faudra qu'il s'exile;

Dans les flots celui-ci cherche un dernier asyle;
Et vers le bord fatal empressé de courir,
S'arrache à ses enfants, qu'il ne peut plus nourrir.
Il vient, sombre, égaré, terminer sa souffrance
Près de ce monument consacré par la France
Au roi, qui, des partis condamnant les rigueurs,
Aimait à leur redire : *Il n'est plus de ligueurs :*
Et tendait aux vaincus une main secourable.
Des proscrits de nos temps, oh ! destin déplorable !
J'ai vu, j'ai vu l'un d'eux s'élancer dans les flots
Où se réfléchissait l'image du héros.
Déja l'onde engloutit la victime expirante,
Et du gouffre entr'ouvert, sa plainte déchirante
Contre les délateurs s'exhalant sans retour,
Va mourir sur les murs des palais d'alentour.
Suivant au loin son corps, que la vague recouvre,
Je contemplais le fleuve, Henri-Quatre et le Louvre...
La Naïade soudain sortit du fond des eaux :
Les cyprès sur son front se mêlaient aux roseaux ;
Un crêpe remplaçait son écharpe azurée ;
Ses larmes retombaient sur son urne sacrée.
Ce n'était plus la Nymphe, amante de ces bords,
Qui du chantre d'Esther inspira les accords;
Sa voix, d'un ton plaintif exprimait ses alarmes :

« Quel monstre, vers ces murs, accourt au bruit des armes?
« Le moindre citoyen, saisi d'un juste effroi,
« Avant que de parler regarde autour de soi!
« On renferme en son cœur le secret qui l'oppresse;
« L'ami craint son ami, l'amant craint sa maîtresse!
« Des frères ont cessé de se croire parents;
« Un Français veut des rois, l'autre veut des tyrans;
« Par excès de ferveur au divorce amenée,
« Telle épouse a rompu le plus saint hyménée:
« Tel brave est épargné par le dieu des combats,
« Au milieu de la paix il trouve le trépas;
« De ces mêmes jardins, où la publique ivresse
« Éclatait par des jeux et des chants d'alégresse,
« On entend retentir les cris et les sanglots
« D'un fils qui cherche un père entraîné par les flots.
« Et ce n'est point assez qu'en leurs grottes profondes
« La discorde ait troublé le calme de mes ondes;
« Du pain de nos guerriers le Sarmate est nourri;
« Vois l'airain menacer le palais de Henri;
« Vois fléchir sous le joug la patrie éplorée;
« Et par vingt rois amis la France dévorée,
« La France, dont le front superbe, audacieux,
« Ceint d'immortels lauriers, se perdait dans les cieux!»
A cet affreux tableau, je frémissais de rage.

Déja mon bras s'armait prêt à venger l'outrage.
« Suspends, me dit la nymphe, un dangereux courroux;
« Sur les vices du temps porte tes premiers coups.
« La fureur des partis, que poursuivent tes rimes,
« A la délation n'a pas borné ses crimes :
« Quelle horrible clarté naquit de nos revers !
« Plus qu'il n'eut de héros ce siècle a des pervers.
« Du colosse abattu dont le sang fume encore,
« La chûte a déchaîné les fléaux de Pandore.
« Le glaive encore en main, sous le joug étranger,
« D'infâmes déserteurs ont couru se ranger :
« Tous de leur intérêt ont fait leur dieu suprême;
« On a vendu l'état, on s'est vendu soi-même.
« Que d'ingrats, par l'espoir d'en ravir un lambeau,
« Ont déchiré la France, et creusé son tombeau !
« Saisis, pour les frapper, pour éclairer leur trace,
« Le fouet de Juvénal et la lampe d'Horace :
« Démasque de nos maux le perfide artisan;
« Fustige des vainqueurs le lâche courtisan :
« Ose, dans les transports du courroux qui t'embrase,
« Du mont cher aux neuf sœurs faire un nouveau Caucase,
« Où de sang et d'orgueil les méchants enivrés,
« Comme à l'aigle vengeur à tes vers soient livrés.
« Montre-leur, attachés au cœur des parricides,

« Les serpents que pour eux gardent les Euménides.
« Tel qu'élancé des cieux, le fils de Jupiter,
« Au flanc de la Gorgone enfonce un noble fer ;
« Frappe une autre Méduse, et dans ton vol sublime,
« Cours, armé de sa tête, épouvanter le crime;
« Et bientôt tu verras, repoussés de ce bord,
« Vers leurs antres glacés fuir les enfants du nord. »
Elle dit : les reflets de l'onde qui s'épure
Ont retracé d'Iris l'éclatante ceinture ;
Les vagues ont cessé d'agiter les roseaux ;
La Nymphe disparaît sous le crystal des eaux,
Et, plaignant du destin la rigueur inhumaine,
Repousse de l'abyme, et vers le bord ramène
Un père infortuné....., son fils baigné de pleurs
Le cherchait sur la rive; ô comble de douleurs!
Il le voit, il accourt, un moment il espère,
Maudit les délateurs, et meurt près de son père.
Monstres! que de Français vous n'osez regarder,
Qui tous auraient un père à vous redemander.

Et qui pourra jamais compter tant de victimes?
Signaler tant d'erreurs, dévoiler tant de crimes?
Que de fronts à courber sous un juste niveau,
D'insensés dont l'orgueil trouble encor le cerveau,

De charlatans d'honneur, d'insolents sycophantes,
De sots impertinents, de sottes triomphantes!
Que de grands hommes nains, d'importants avortons,
D'un sang dégénéré languissants rejetons!
Que de sujets de pleurs! que de sujets de rire!
Que de gloire à venger! que de honte à décrire!
Mais une voix me dit, prompte à me rassurer :
La patrie et l'honneur te sauront inspirer;
Et, daignant de leurs vœux te rendre l'interprète,
Comme ils font des héros, pourront faire un poëte.
Tu vaincras un péril hardiment affronté;
Vole dans la carrière, ardent, libre, indompté :
Tel s'élance un lion; tel le coursier numide
Sur la pointe des dards fond d'un élan rapide,
Et, franchissant le fer dont il est menacé,
Foule, d'un pied vainqueur, l'Ibère terrassé.
Tombe ainsi sous ton bras la discorde immolée!
Comme on se bat sans ordre, au fort de la mêlée,
Ne suis enfin de loi que ton juste courroux :
Abats tout ennemi, dès qu'il s'offre à tes coups :
Ne crains pas qu'en tes chants un accent pindarique
Se mêle aux sons aigus du sifflet satirique :
Certain de rencontrer des sots dans tous les rangs,
Prends, selon tes portraits, des pinceaux différents;

Et, fidèle aux leçons que le Pinde révère,
Passe, en un tel combat, du plaisant au sévère.
Vers l'arène aussitôt je m'étais élancé;
Tandis que j'y courais, on m'avait dénoncé.
Juste Dieu! de quel crime étais-tu donc coupable?
De trahir ton pays t'aurait-on cru capable?
Au Baskir, au Kalmouck as-tu livré l'état?
— M'aurait-on dénoncé pour ce faible attentat?
— Au superbe étranger ta lâche idolâtrie
Vendit-elle un encens...? — J'ai chanté la Patrie,
Chanté d'illustres chefs; et de nos vieux guerriers
Sur les lys renaissants replanté les lauriers.
J'osai de nos exploits parler comme l'histoire :
Je prononçai les mots d'Honneur et de Victoire:
L'Anglais présent encor, j'invoquai Fontenoi :
J'ai voulu, rappelant et Bovine, et Rocroi,
Que l'on vît nos drapeaux, à la gloire fidèles,
Flotter seuls dans nos champs et sur nos citadelles.
Enfin, quelques secours qu'ils nous eussent prêtés,
Par moi certains amis ont été mal fêtés.
Ne retiennent-ils pas nos places en ôtages?
Doit-on reconnaissance à des prêteurs sur gages?

Mais la délation peut s'attaquer à moi;

La garde du château n'en défend pas le roi.
Aux affreuses clartés des brandons qu'elle attise,
On a vu l'Imposture unie à la Sottise,
Former, contre le trône, un pacte fédéral;
Dès qu'il donne à la France un décret libéral,
Protester que le roi n'est pas bon royaliste;
Sans respect, le coucher en tête de la liste;
Et, comme ennemi né de tout vieux parchemin,
Le mettre en jugement au faubourg Saint-Germain.
On sait quels plaidoyers en ce lieu se prononcent.
Les délateurs entre eux fort souvent se dénoncent.
Contre le Désiré je tairai leurs arrêts.
De leurs *considérant* voulez-vous quelques traits?
« Il ne fait rien pour nous; c'est un roi philosophe;
« Il n'accorde ses dons qu'aux gens de cette étoffe.
« Quel pouvoir ou quel bien nous a-t-il départi? »
— Il est roi des Français, et non pas d'un parti.
« — Il a, pour l'avilir, doublé la chambre haute;
« Tous nos droits et les siens sont perdus par sa faute.
« Que n'a-t-il, en juillet, osé les ressaisir?
« Il fallait se borner, pour Charte, au *bon-plaisir*.
« Sa Charte le fait roi; mais nous...! Quelle faiblesse!
« Et, sans le bon-plaisir, que devient sa noblesse?
« Le bon-plaisir remplace esprit, savoir, talents,

« Et pour tous les emplois nous rendait excellents ;
« Du rang et des honneurs grace à lui l'on hérite:
« On sait bien que le nom ne fait pas le mérite ;
« Il fait le privilége : et c'était suffisant.
« A quoi servira-t-il d'être noble à-présent? »
Écoutez ce vieux comte, au sortir de la messe :
« Marquis, c'est donc ainsi qu'un roi tient sa promesse!
« Pense-t-il s'acquitter, avec de beaux semblants?
« On m'a, pour tout bienfait, comblé de rubans blancs,
« Et de brevets du lys. La récompense est mince;
« J'en emporte avec moi pour toute ma province. »
Ces messieurs, en effet, les semaient sur vos pas;
Et l'on en donnait même à qui n'en voulait pas.
Il fallait voir alors ces comtesses antiques,
Ces tremblants Amadis, ces preux des temps gothiques,
Exaltant leur naissance et vantant leurs exploits,
A la cour affluer, pour briguer des emplois :
Car ils s'intéressaient, ils l'ont bien fait paraître,
Au retour des faveurs, plus qu'au retour du maître;
Et tels semblaient venir pour le féliciter,
Qui n'accouraient, au fond, que pour solliciter.
Du pavillon Marsan, au pavillon de Flore,
Grotesquement vêtus, ils trottaient dès l'aurore.
Là, chérissant la Charte, ici, la détestant;

De près, flattant le prince, et de loin, l'insultant.
A régner pour eux seuls ils voulaient le contraindre.
Après un tel exemple, ai-je droit de me plaindre...?
Plaignons ces délateurs, qu'un faux zèle emporta;
Leurs noms restent flétris, malgré leurs *errata*.
A table on s'en éloigne, encor que l'on se taise.
Un délateur, à table, est toujours à son aise.
Qui ne leur parla point, tout bas s'en applaudit :
Qui leur repond, bonjour, craint d'en avoir trop dit;
Et la nuit, en sursaut s'éveillant plein d'alarmes,
Se croit, au moindre bruit, saisi par des gendarmes,
Et sommé gravement, au fond d'un noir séjour,
De déclarer quel sens il donne au mot *bonjour*.

Qu'il entre un délateur; aussitôt quel silence!
Je lisais cet écrit; vers la porte on s'élance;
On se disperse; au bal, l'un se dit engagé;
L'autre est déja parti sans avoir pris congé;
Le maître du logis s'embarrasse et se trouble.
Loin de se ralentir mon audace redouble :
Mes accents par l'effroi ne sont point retenus;
J'écris pour que mon cœur et mes vers soient connus.
Le perfide frémit au récit de son crime;
Souvent il pâlit même en attendant la rime.

Il fuit; mais sa mémoire, importune au pervers,
Jusque dans son sommeil lui redira mes vers.
Telle, loin du hameau la louve repoussée
Emporte dans ses flancs le dard qui l'a blessée.
Mais pourquoi, dira-t-on, irriter les méchants?
Crois-tu donc réformer leurs funestes penchants?
Puisqu'ils t'ont dénoncé quand d'un trait satyrique
Tu n'armais pas encor ta muse pacifique,
Crains!... Moi, craindre! pour eux j'aurais quelque pitié!
En ont-ils jamais eu, même pour l'amitié?
Domitien disait, effrayé de leur rage :
« Qui ne les punit point, dès-lors les encourage. »
Leur exil, ô Trajan, fut un de tes bienfaits!
Sous Titus, l'esclavage a payé leurs forfaits;
Claude les fit livrer aux animaux féroces;
Théodose-le-Grand, par des tourments atroces,
Dans Bysance autrefois vengea leurs attentats;
Constantin les nommait le fléau des états;
Marc-Aurèle, du Scythe en peupla les rivages,
Présent même funeste en des climats sauvages!
Et mes vers fléchiraient devant les délateurs!
Ma muse ferait grace à ces épurateurs,
Qui, souillant des combats la généreuse lice,
S'y montrent moins guerriers que suppôts de police;

Et, chevaliers ou ducs, en prétendent chasser
L'ami qu'à me trahir ils n'auront pu forcer !
C'est ainsi qu'à plusieurs on arracha des crimes.
A la délation j'ai vu donner des primes :
A défaut des talents qu'on aurait dû montrer,
Provoquer ses fureurs fut l'art d'administrer.
On osa l'exciter par promesse ou menace,
L'exiger comme prix d'un grade ou d'une place ;
Et, pour la propager dans tels départements,
Publier le tarif des encouragements !
Telle autrefois Venise, en prison transformée,
Soldait la calomnie, et n'avait point d'armée.
Sa politique infâme eut trop d'imitateurs.
Payons plus de soldats, et moins de délateurs.

Il est pourtant des chefs exempts d'un pareil blâme,
Qui, nobles par le sang, nobles sur-tout par l'ame,
D'un régime exécré repoussant les excès,
Près d'eux, à l'imposture ont fermé tout accès ;
Et, d'un front courroucé, font refuser leur porte
A la délation, comme au fat qui l'apporte.
Je les pourrais nommer, mais j'y dois renoncer :
Les nommer aujourd'hui serait les dénoncer.
Le véritable honneur reprendra son empire.

Je dirai les transports qu'un si beau trait m'inspire ;
Généreux citoyens, dans ces moments d'effroi,
Vous rapprochiez les cœurs, et les donniez au roi!

Respirons cependant, et reprenons haleine :
Accablé par les feux qui dévorent la plaine,
S'il rencontre en chemin un fertile arbrisseau,
L'ombrage d'un palmier, l'onde d'un clair ruisseau,
Le chasseur, un instant abandonne sa proie ;
C'est ainsi qu'en mes vers je m'arrête avec joie
Pour rendre grace aux cieux, dont les constants bienfaits
Par l'aspect des vertus consolent des forfaits.



LES DÉLATEURS.

DEUXIÈME PARTIE.

ARGUMENT.

La tribune romaine. La guerre. L'armée de la Loire. La marine. La Méduse. La justice. L'épingle noire.. Lyon. La presse. Jeiffris. Les gens de lettres. Arrestations sur le boulevard. Les ennemis du roi. La marquise. La roturière. L'ennobli. Les nobles. Le plébéien. La liberté. Les proscrits. Wilfrid-Regnault.

LES DÉLATEURS.

DEUXIÈME PARTIE.

Quis talia fando,
Temperet a lacrymis.

Virgil., AEn. lib. 2.

Des dénonciateurs quelle est donc l'espérance?
Ne verrons-nous jamais régner la tolérance?
Je n'admetrais pas même un Dieu persécuteur!
Autrefois d'Arpinum le sublime orateur
Rendit son éloquence aux tyrans importune :
Antoine fit clouer sa tête à la tribune.
Cet affreux souvenir ne saurait m'étonner ;
La tribune est sanglante, et je cours y tonner.
Sur cette tête auguste, et par la mort flétrie,
Je lis encor ces mots : Père de la patrie !
Patrie ! à ce doux nom tout effroi doit cesser.
Patrie ! à te servir qui pourrait balancer ?
Muse, sans plus tarder, rentre dans la carrière !

L'amour du bien public te rouvre la barrière.
Épanche sur mes vers l'éclat de tes rayons;
Ose de Théophraste essayer les crayons ;
Et, par de nouveaux traits saisis sur la nature,
Du monstre que j'abhore achève la peinture.
Combien de faits honteux restent à dévoiler !
La vérité commande, il les faut révéler.

Que la délation s'exerce au quai Voltaire,
Soit; mais dans les bureaux d'un noble ministère,
En plus et moins suspects nos braves sont classés;
Les seuls cadres complets sont ceux des dénoncés;
Leur troupe se partage en quatorze séries;
Ils sont proscrits par lots et par catégories.
On change un général blanchi sous les drapeaux
Contre un guerrier tout fier de vingt ans de repos.
Un imberbe officier, du jour même au service,
Obtient un régiment, sans savoir l'exercice;
Et de le commander s'il se trouve sommé,
Répond à l'inspecteur, *Je suis trop enrhumé.*
Qu'importe à tel ou tel qu'on soit inepte ou lâche;
Les aïeux d'un marquis ont fait pour lui sa tâche.
A garder nos foyers l'étranger est admis;
Pour garder la frontière, on a les ennemis.

Eh quoi ! s'écriera-t-on, c'est là ce ministère
Qui porta notre gloire aux bornes de la terre :
Ce nouveau capitole, où jadis nos héros
D'innombrables lauriers rapportaient les faisceaux :
D'où partait la victoire aux ailes étendues :
Où, depuis trente hivers on voyait suspendues,
Les clés de tant de murs tombés sous nos efforts.....
Je n'y vois même plus les clés de tous nos forts !
Quel prodige a vaincu cette indomptable armée,
Qui tout entière encor vit dans sa renommée ;
Qui d'un pas triomphant parcourait l'univers,
Reculait imposante au milieu des revers,
Et, devant ses vainqueurs, renaissait invincible ?
A cent peuples unis, ce qui fut impossible,
Sur les trois parts du globe, aux champs de l'Yémen,
Aux déserts de Memphis, aux bords du Niémen ;
Les délateurs l'ont fait aux rives de la Loire !
La chûte des héros ne détruit point leur gloire.
La seule trahison a pu les terrasser ;
Sous la fourche caudine a-t-il fallu passer,
Leur docile valeur n'en sera point flétrie ;
Leur glaive n'est tombé que devant la patrie !
L'ennemi les craindra, fussent-ils dispersés :
La France est forte encor de leurs exploits passés !

Même sur nos vaisseaux, la guerre et les orages
Auraient, pendant vingt ans, amassé moins d'outrages,
Moins causé de ravage et de destruction,
Que les lâches excès de la délation.
Du fameux Trafalgar les pertes trop certaines
Nous ont encor laissé d'habiles capitaines;
Un Tourville est banni du service du roi;
La Méduse a pour chef un commis de l'octroi;
Il ne connaît le cours des vents ni des étoiles;
Il va sur des écueils se perdre à pleines voiles.
Au naufrage échappé, tracez-en le rapport,
Et vous êtes proscrit, quand vous touchez au port.

Si la délation est un trait détestable,
Quand on vous dénonça pour un fait véritable,
Que sera-t-elle alors qu'un récit mensonger,
Vingt mois, dans un cachot vous aura fait plonger;
Ou qu'un traître, excitant des Français qu'on opprime,
Se feindra criminel pour les pousser au crime?
Bientôt votre complice est votre accusateur.
L'inventeur du forfait en est le délateur.
Il sera par ces gens dont l'ame est si loyale,
Proclamé le héros de la cause royale.
Un docteur courtisan, d'hermine revêtu,

Vante la trahison et l'érige en vertu.
Le sicaire effronté veut gagner son salaire;
Le substitut novice à son patron veut plaire,
Et transforme un vain bruit en révélations;
Sur une *épingle* on fait des conspirations;
On a des conjurés suivi la marche oblique:
Nous aurions, sous huit jours, revu la république!
Enfin de l'accusé l'on a brisé les fers;
Mais qui réparera les maux qu'il a soufferts?
Nous comptions cependant sur le retour d'Astrée;
Par ses propres enfants la France déchirée,
Avait droit aux bienfaits qûe promettaient ses lois.
L'espoir seul des vertus fait des amis aux rois.
Et quelle ame à ces mots ne se fût attendrie?
« C'est moi que l'on servait, en servant la patrie. »
C'est ainsi qu'Antonin jadis s'est annoncé;
Ainsi du grand Henri le règne a commencé;
La bonté soumettait la gloire et le génie:
Entre tous les Français renaissait l'harmonie;
L'orgueil et la sottise en ont rompu le cours.
A la délation l'on eut d'abord recours.
Tout écrit ferme et vrai fut traité de libelle;
Quiconque aima la France eut le nom de rebelle.
Le joug de l'étranger en devint plus pressant;

Fort du glaive ennemi, l'on se crut tout-puissant:
La vanité rêva ce despotique empire,
Où l'honneur dégradé lui-même enfin expire;
Tel, sous l'arbre infectant le sol qui le nourrit,
L'aigle rapide tombe, et la plante périt.
En vain le roi dictait des ordres tutélaires.
Vaucluse livra Brune aux fureurs populaires;
Et des gardiens veillant et les nuits et les jours,
Sur le corps du héros protégeaient les vautours.
Deux jumeaux, compagnons de supplice et de gloire,
Unis par le berceau, la tombe et la victoire,
Ont trouvé cent bourreaux, et pas un défenseur.
L'Aveyron indigné révéla la noirceur
Du secret tribunal, dont les juges suprêmes,
Armés de coutelas, les enfonçaient eux-mêmes!
Jadis républicains, ces hideux Marseillais,
Qui détrônaient les rois, foudroyaient leurs palais,
Aujourd'hui transformés en brigands monarchiques,
Lèvent, ornés de lys, leurs glaives anarchiques;
Des enfants de l'Égypte ils déchirent les flancs,
Et sur leurs corps meurtris plantent les drapeaux blancs.
Ainsi l'on est trompé dans les biens qu'on espère!
En vain l'aube éclatante annonce un jour prospère,
De funestes vapeurs s'élèvent des sillons:

Le soleil disparaît sous de noirs tourbillons ;
L'orage déchaîné confond la terre et l'onde ;
Les horreurs du cahos enveloppent le monde,
Et l'homme épouvanté doute, en ce trouble affreux,
Si l'astre bienfaisant règne encor dans les cieux.
Mais enfin ses rayons, épurant nos rivages,
De l'horrible tempête ont montré les ravages.
Je vois, au nom du ciel, le Gard ensanglanté;
Je vois, au nom du roi, l'assassin acquitté;
Des préfets soudoyaient l'homicide imposture;
Du beau nom de cosaque honorer sa monture,
Près d'un juge zélé fut une trahison;
Pris pour un aigle, un coq vous fait mettre en prison;
Des magistrats du peuple ont poussé la démence
Jusqu'à presser le roi d'ajourner la clémence ;
Le meurtre est contemplé d'un œil indifférent ;
Sur son lit de douleur on égorge un mourant;
Dans la nuit des tombeaux ta voix se fait entendre,
Ramel! ton assassin marche en paix sur ta cendre ;
Tel, autour d'un cadavre, un tigre redouté,
Se promène, insolent de son impunité!
La vengeance a compté les anciennes victimes,
On veut tête pour tête ; on veut crimes pour crimes ;
Contre l'assassinat nul témoin ne s'inscrit ;

Du toit hospitalier où fuyait un proscrit,
Le sang coule; des lois on prévient la sentence;
A travers des barreaux on frappe l'innocence :
On voulait la révolte : il fallut l'exciter.
Qui dut la prévenir, courut la susciter!
De ces temps malheureux quelle fut la misère !
Osez tourner les yeux vers le Rhône et l'Isère;
De dénonciateurs leurs bords sont infestés ;
L'appareil du supplice est sorti des cités ;
Un échafaud mobile erre dans la campagne,
La terreur le précède, et la mort l'accompagne !
Des agents font jeter des cris seditieux ;
Qui dormait innocent s'éveille factieux;
On joint à son trépas l'outrage et l'invective ;
Sa tête va tomber sur le champ qu'il cultive.
Des sbires, par le sang et l'ivresse troublés,
Epuisent leur fureur sur des corps mutilés ;
D'un fils, en la raillant de sa douleur amère,
On traîne les lambeaux jusqu'aux pieds d'une mère.
Les forfaits sont comblés par d'exécrables jeux ;
Et, reculant d'horreur à ce spectacle affreux,
Le fleuve qui, la veille, apportait vers la ville
Les doux tributs des champs sur son onde tranquille,
Après l'assassinat d'un père ou d'un enfant,

Ramène dans Lyon l'échafaud triomphant.
Le juge l'attendait pour de nouveaux supplices;
On a forgé le crime, on forge les complices.
Pourquoi tant d'innocents ne sont-ils pas vengés?
Pourquoi tant d'assassins ne sont-ils pas jugés?
— Ils prétendaient servir des maîtres légitimes.
– On n'offre qu'aux faux dieux des hommes pour victimes!

Vierge du mont sacré, qui, dans les jours de deuil,
Épanches tes douleurs au pied d'un froid cercueil;
L'humble fils du hameau succombe sans défense;
Sur l'échafaud sanglant on a traîné l'enfance:
Viens recueillir ses pleurs et ses cris superflus;
« O ma mère! ô ma sœur! je ne vous verrai plus. »
Sous la hache implacable, ô mère infortunée,
Il t'implore....! et c'est peu que tu sois condamnée
A payer les bourreaux qui tranchèrent ses jours;
Si l'indignation éclate en tes discours,
Si la menace échappe à ton ame oppressée,
Comme rebelle alors tu seras dénoncée!
— Le roi n'a point connu ces excès. — Je le crois:
Mais si la vérité parvient à peine aux rois,
Pourquoi lui fermez-vous la route la plus sûre?
Contre les délateurs réservez la censure;

Dussiez-vous enchaîner tout sincère écrivain,
Pour voiler certains faits votre pouvoir est vain ;
Il faudra bien un jour que l'histoire les cite :
Néron, dans l'avenir, n'a pu frapper Tacite.
Qui fut toujours loyal, laisse aisément parler ;
Réprimez les délits au lieu de les celer.
De quel droit condamner, en un parti contraire,
Un acte tyrannique, un arrêt arbitraire,
Et tant d'assassinats dès long-temps abhorrés,
Si des forfaits pareils sont encor tolérés ?
Vous voulez, quand l'oubli vous devient salutaire,
Engloutir vos *erreurs* au centre de la terre !
Avez-vous oublié des forfaits moins récents ?
Vous rouvrez des tombeaux fermés depuis vingt ans,
Et croyez repousser dans la nuit éternelle
Le spectre accusateur, sanglante sentinelle,
Qui, vos arrêts en main, immobile et sans voix,
Attend justice encor dans le temple des lois.
Osez-vous invoquer le voile des ténèbres,
Quand vous fîtes briller tant de torches funèbres ?
Aux flammes qui, la nuit, s'élèvent des tombeaux,
L'inflexible vengeance alluma ses flambeaux :
Je les vois, sans relâche, agités sur vos têtes !
Dans les champs de l'honneur, dans nos jeux, dans nos fêtes,

Dès que retentira l'air chéri des Français,
Ils se rappelleront vos funestes excès.
Henri! tes nobles airs, consacrés à la gloire,
Qui jadis annonçaient le char de la victoire,
Servant d'affreux signal aux fureurs d'un bourreau,
Annoncent aujourd'hui le fatal tombereau!
Douterai-je des faits qu'un peuple entier publie?
Sitôt que vous partez, la paix est rétablie.
Sans vous, eût-on du Rhône ensanglanté les flots?
Quand vous n'en créez pas, où voit-on des complots?
Quoi! de Machiavel un disciple exécrable,
Avide de verser le sang d'un misérable,
Lui vient de la révolte applanir les chemins!
C'est Satan vers l'abyme entraînant les humains!...
En vain par les enfers sa rage est protégée.
Malgré l'autorité de *la chose jugée*,
Citera-t-on jamais sans indignation
Les infâmes arrêts de l'inquisition,
Ses horribles cachots, ses tortures barbares?
Au bûcher de Grandier, au gibet de Desbarres,
Vos échafauds roulants iront se réunir,
Et de vos cruautés effraîront l'avenir.
De frapper l'innocent vous fûtes incapables!
Faites-vous donc juger; ou je vous crois coupables.

Accuser tel ou tel ne fut pas mon dessein ;
Mais la victime est là : quel est donc l'assassin ?
A s'éclairer enfin n'ose-t-on se résoudre ?
On craint de condamner, on rougirait d'absoudre.
Vous m'imposez silence ! Eh ! l'imposerez-vous
A cette épouse en pleurs, qui livre son époux
Sur la foi du pardon qu'un perfide proclame ?
Pourrez-vous empêcher qu'une mère réclame,
Quand vous frappez son fils sur le sein maternel,
Pour préserver ce fils d'être un jour criminel ?
Et quand vous forceriez les vivants à se taire,
Les morts se leveraient du centre de la terre !
Leurs accents douloureux, de votre loi vainqueurs,
Contre l'assassinat partent de tous les cœurs.
Tremblez ! Fabvier sut rompre un silence servile ;
Le crime tôt ou tard rencontre un Sainneville.
Que de mânes sanglants contre vous soulevés !
Tremblez ! les cris de Brune au roi sont arrivés.
A peine est-il instruit, sa justice commence :
Ne lui demandez plus d'ajourner la clémence ;
Craignez le cri du peuple et la voix des héros :
L'échafaud qui s'écroule entraîne les bourreaux !
Vainement un monarque est grand et magnanime ;
Par les agents cruels, qu'un fol espoir anime,

Les sujets opprimés jugent le cœur d'un roi.
Faire en son nom régner la vengeance et l'effroi,
Alors que ses bienfaits par vous doivent s'étendre,
C'est lui ravir l'amour qu'un prince a droit d'attendre;
Entre son peuple et lui, c'est mettre un mur d'airain;
Plus que des révoltés c'est nuire au souverain.

Il est mille attentats, hélas! irréparables,
Des révolutions crimes inséparables,
Dont l'Angleterre aussi ressentit les effets.
Sa gloire est loin encor d'égaler ses forfaits!
Que dans Londres Stuart ressaisisse l'empire;
Un Jeiffris aussitôt prouve que l'on conspire.
Sous les dehors fardés d'un hypocrite amour,
Il immole Sidney, par zèle pour la cour.
Il excite un complot que lui-même il dénonce;
Il accuse, il instruit, il conclut, il prononce.
Des échafauds qu'alors il dresse aux conjurés,
Pour monter aux honneurs, il se fait des degrés.
Il maintient son crédit en créant des alarmes.
Il n'est point d'ennemis; n'importe, il crie aux armes!
Il est duc, il est comte, ou grand-juge! A quel prix?
Ah! l'Angleterre seule a-t-elle eu des Jeiffris?
Et je devrai me taire; et ma muse enflammée

Ne s'élancera pas, d'un fouet sanglant armée!
J'entendrai déclarer, en un jour solennel,
Que sauver l'innocent, c'est être criminel!
Interdire la plainte au malheureux qu'on frappe,
Et rugir un bourreau, quand la victime échappe!
Dût un nouveau Jeiffris me citer sur les bancs,
Contre lui, sans effroi, je sortirai des rangs;
Triomphant sous les coups d'un lourd requisitoire,
Les auteurs condamnés ont encor la victoire.
Brisez l'arc d'Apollon, quand son trait est lancé;
Le trait vole!... Python est déja terrassé.
Des fiers enfants de Mars la généreuse audace
Inspira les écrits des enfants du Parnasse,
Et de l'honneur français ralluma le flambeau;
La sottise elle-même a creusé son tombeau :
La persécution illustre un faible ouvrage;
Il est recommandé par la voix qui l'outrage;
Et tel livre, à la gloire aujourd'hui parvenu,
Sans l'avocat du roi n'eût pas été connu.
De mes prédécesseurs la disgrace m'enflamme;
Et, de la liberté relevant l'oriflamme,
Je cours au tribunal professer l'équité,
L'amour de la justice et de la vérité.

Que verrai-je, en entrant dans cette enceinte auguste?
L'aveugle passion brigue un arrêt injuste,
Un scandaleux *factum* absout un délateur;
Qui révèle un forfait est calomniateur.
Qu'un docte ambitieux de révolte m'accuse;
Est-il subtilités ou détours dont il n'use?
Dans l'intérêt du roi frondez la vanité,
Tancez l'impertinence et la duplicité,
Signalez d'un méchant la fureur impunie,
C'est amour pour le Corse et pour sa tyrannie.
En vain plaident Mauguin, Dupin et la raison,
Soudain, tel orateur vote pour la prison.
D'un ton ferme et décent que l'on se justifie;
Dieu sait alors les noms dont il vous qualifie:
« Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
« Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi. »
Voulez-vous que Cotin vous dise royaliste?
Montrez-vous sur l'honneur un peu moins formaliste;
Qu'aimer votre pays cesse d'être un devoir;
Soyez le complaisant, le flatteur du pouvoir;
Par l'adulation affadissez vos rimes;
De certains forcenés justifiez les crimes;
Et du bien et du mal approbateur constant,
Applaudissez toujours, et paraissez content.

Voulez-vous de Cotin éviter les outrages,
Et qu'en les censurant, il vante vos ouvrages ?
Voulez-vous par Cotin, d'égards environné,
Etre, en termes choisis, poliment condamné ?
Dans les seuls étrangers mettez votre espérance ;
A les garder long-temps encouragez la France ;
Exaltez les tyrans qui règnent par l'effroi ;
Osez nommer Louis un fantôme de roi ;
Repoussez des emplois tout homme philanthrope ;
Réglez vos sentiments sur ceux du lord Stanhope ;
Ne rêvez qu'attentat, complot, rebellion,
Et feignez de douter des crimes de Lyon.
N'insultez que la charte, on vous censure à peine ;
On vous infligera la plus légère peine ;
Et l'arrêt, contre vous à regret adopté,
Trois mois encore après n'est point exécuté.
De Cotin cependant admirez la science ;
C'est son ambition qui fait sa conscience ;
Contre les écrivains Cotin s'est enhardi :
Mais il ne parle pas des brigands du midi.

Ah ! c'est trop qu'à ce point ta plainte retentisse !
Est-ce à toi, dira-t-on, de juger la justice ?
Thémis à mes accents ne se méprendra pas.

J'attaque un proscripteur, et non les magistrats :
On doit siffler les sots pour le bien des rois même.
De mauvais serviteurs nuisent au diadême ;
D'un trône où la vertu brille en sa pureté,
L'approche des méchants flétrit la majesté.
Telle fut de nos jours leur effroyable rage,
Qu'on a vu (je frémis d'en retracer l'image)
Un cerbère, échappé de son antre infernal,
Au-devant du proscrit traîner le tribunal,
Et pressé d'exhaler la fureur qui l'anime,
Lui-même dans Paris arrêter sa victime.
Qui lui montrait un front au champ d'honneur blessé,
Par ce crime-là seul se trouvait dénoncé ;
Et jusque dans la tour, aux braves si fatale,
Ornait pompeusement sa marche prévôtale.
Les voilà donc ces preux dont on vante la foi !
Ce sont eux qui sur-tout ont desservi le roi :
Vainement nos guerriers en ont la renommée,
Ses plus grands ennemis ne sont ni dans l'armée,
Ni parmi ces Français dont l'unique forfait
Fut de vouloir leur roi plus puissant qu'un préfet.
Ses amis vrais et francs repoussent les supplices ;
D'aucun assassinat ils ne furent complices ;
Ils ne sont, à la cour, impertinents ni bas,

Lui font des partisans, et ne dénoncent pas.
Ses ennemis, ce sont, le temps l'a fait connaître,
Ces ilotes titrés, ces tyrans de leur maître,
Qui des cours espérant voir le mérite exclu,
Pour régner sous un roi, le veulent absolu;
Braves, dont les hauts faits se bornent à la fuite;
Vainqueurs par l'étranger, conquérants à la suite;
De leur propre pays infâmes détracteurs;
De leurs concitoyens éternels délateurs;
Dont le seul intérêt ou l'orgueil fit le zèle;
Pour qui le mot Patrie est un cri de rebelle;
Qui d'un Bourbon osant se proclamer l'appui,
Repoussent tous les cœurs prêts à voler vers lui,
Et sans cesse outrageant Paris et la province,
En flétrissant le peuple ont cru flatter le prince.
C'est ce bigot, qui veut, imprudent nautonnier,
Qu'on perde le vaisseau pour doter l'aumônier;
Ce noble, qui, l'œil sec, voit croître nos misères,
Et se pâme d'amour devant nos garnisaires;
C'est la dame aux grands airs, aveugle en ses fureurs,
Qui, soutien suranné des gothiques erreurs,
D'un sexe aimable et doux abjurant l'indulgence,
De salons en salons provoque la vengeance,
S'enroue, en agitant son risible étendard,

Dont la langue s'aiguise, et frappe en triple dard;
Qui, tandis que l'abeille au travail s'abandonne,
En guêpe malfaisante incessamment bourdonne;
Jusques aux pieds du roi des lys suçant le miel,
Le distille en venin, le décompose en fiel;
Et, propageant des *purs* l'innocente anarchie,
Croit, à coups d'aiguillon, sauver la monarchie.
De son zèle effréné savez-vous le secret?
Elle espère à la cour avoir le tabouret.
Et certe, il ne fut point de faveur mieux acquise!
Elle a pleuré vingt ans son titre de marquise,
Signalé ses transports aux dépens du bon ton,
Crié, vive Blucher! dansé chez Wellington;
Baisé, quand il entra, la botte d'Alexandre,
Et même desiré qu'il mît Paris en cendre.
Sur la bourgeoise Églé qui l'efface en appas,
La légitimité va lui rendre le pas;
Elle aura la harangue, en son fief de Champagne,
Et le coup d'encensoir du curé de campagne.
Quel plaisir à la cour de traîner un manteau!
D'être à genoux, au chœur, sur un riche carreau!
De se faire escorter d'un laquais en livrée!
Qu'importe que la France à l'Anglais soit livrée?
Qu'importe notre sang, notre or, et nos moissons?

L'orgueilleuse a repris ses anciens écussons.
Elle est, tant les grandeurs sont encor sa marotte,
Sans aimer Dieu, ni roi, royaliste et dévote;
Oubliant qu'à l'égal de ses nobles attraits,
Des préjugés tombés ne renaissent jamais.

Une marquise encor peut être exagérée;
Mais telle autre paraît, dans sa fureur outrée,
Descendre de Clovis ou de Charles-Martel,
Et dont le père, en ville, était maître-d'hôtel.
Celle-ci, procureuse, avocate, ou greffière,
Du triomphe des sots est triomphante et fière,
Et pense qu'à ses cris, ses pleurs, son zèle ardent,
On va la supposer femme d'un président.
Son époux, dans la Robe, eut jadis quelque lustre;
Dût-il verser du sang, il veut se rendre illustre;
Et récemment doté d'un nouveau parchemin,
Le nez au vent, s'avance en empereur romain.
Patenté d'aujourd'hui, grand insensé, tu comptes
Ramper aux pieds des rois l'égal des anciens comtes!
Sais-tu que, d'après l'ordre en leur caste établi,
L'on est moins qu'un vilain, n'étant qu'un ennobli?
Un lys, par sa jeunesse, embellit nos prairies;
Mais un lys, s'il n'est vieux, sied mal en armoiries:

Dans ton jardin, il plaît dès ses premiers instants;
Mais sur un *champ d'azur*, c'est peu qu'il ait cent ans.
Veux-tu paraître noble? eh bien! sois honnête homme;
Que pour ton équité le barreau te renomme;
Respecte, en l'immolant, le guerrier; et, crois-moi,
Tu seras noble alors, sans un brevet du roi.
Et toi, de la sottise héréditaire apôtre,
Qui, n'étant que plus vain, te crois plus grand qu'un autre,
Du temps, qui détruit tout, tes titres ont souffert:
Un registre nouveau par la gloire est offert
Dans le temple des arts, de Thémis, de Bellone;
C'est là que, de nos jours, la noblesse se donne.
Naître d'un père illustre est un rare bonheur;
Mais c'est un lourd fardeau, si tu n'y joins l'honneur.
Tes droits viennent de Dieu! Croirai-je à de tels contes?
Jamais arrêt du ciel n'a fait ni ducs ni comtes.
La bassesse créa, semblables aux veaux d'or,
Ces idoles que l'homme ose encenser encor.
Pourquoi te rendrait-on cet hommage servile,
Tribut qu'au sot orgueil accorde une ame vile?
Je sais que ton aïeul, huissier d'un tribunal,
Acquit, à prix d'argent, le droit d'être vénal,
Ou qu'un de ces traitants dont la France fourmille,
A, par d'ignobles gains, ennobli ta famille.

Tel est l'humble motif de tes airs insolents!
Je veux que l'un des tiens ait eu de vrais talents,
Ou qu'il ait, saintement excité par un moine,
Pour courir outre-mer vendu son patrimoine;
Eût-il pour son pays noblement combattu,
Sa noblesse se perd où s'éteint sa vertu;
Entre ses descendants son bien seul se partage.
La valeur, chez un duc, est-elle un héritage?
Est-on, grace à des droits encor mal reconquis,
Épargné par les vers quand on mourut marquis?
De tes premiers aïeux, suis donc au moins la trace;
Deviens grand par toi-même autant que par ta race:
Comme eux, brille au sénat, comme eux, vole aux assauts;
Moque-toi d'être noble à la façon des sots
Que tu vois, satisfaits d'un mérite illusoire,
Étaler dans Paris leur grandeur dérisoire.
Entends-les, dans leurs vœux sans pudeur exprimés,
S'ils ne sont oppresseurs, se prétendre opprimés.
L'égalité des droits pour eux est une chaîne!
La liberté du peuple est l'objet de leur haine!
Près d'eux, se croire un homme est presque un attentat;
Eux seuls peuvent sauver et gouverner l'état.
Au vainqueur des Teutons, quand il rentra dans Rome,
Osa-t-on demander s'il était gentilhomme?

Le vrai noble, aux combats, c'est le vaillant guerrier;
Le lâche, issu d'un noble, est moins qu'un roturier.
Rajeunis de ton nom la vieille renommée.
Il ne suffira plus, pour conduire une armée,
D'être, au sein d'un infâme et nonchalant repos,
Le quatorzième sot descendu d'un héros.
Ne crois pas que ce soit ton titre qui me blesse;
Je combats la sottise, et non pas la noblesse :
Je m'incline avec toi quand on nomme Condé;
Mais sur ses actions mon respect est fondé.
Tu salueras en lui le rang... moi, la victoire.
Le rang brille à la cour; la vertu, dans l'histoire.
Tel ruisseau vers sa source est transparent et pur,
Qui va se perdre au loin dans un marais obscur :
Tandis que l'honneur vrai s'élançait des chaumières,
L'honneur faux sommeillait dans les gentilhommières;
Aussi, que de grands noms du néant sont sortis !
Que de noms, jadis grands, sont devenus petits !

Je veux qu'en leurs manoirs d'orgueilleux gentillâtres
De leurs vieux parchemins se montrent idolâtres;
Mais combien d'insensés, prosternés sur leurs pas,
Se font les protecteurs des hochets qu'ils n'ont pas!
Qu'un sot vienne au château d'encenser la puissance,

Un sot, plus sot encor, le rencontre et l'encense :
Car tout flatteur des rois à son tour a le sien ;
Un flatteur gentilhomme en trouve un plébéien.
Inamovible esclave, un fat incorrigible,
Ennemi de la loi qui le rend éligible,
Vote pour l'exclusif qui veut lui faire ôter
Le privilége d'homme, et le droit de voter.
Vanter qui le méprise est son unique étude ;
En vain on l'a fait libre, il veut la servitude.
Fauteur du despotisme, on l'admet chez les grands :
Frotté d'impertinence, il s'agite en leurs rangs,
Et ne s'apperçoit pas, si leur parti l'emporte,
Que ces messieurs soudain vont lui fermer leur porte.
Tant qu'il peut les servir, comme ils sont obligeants !
Les Tufiers les plus hauts sont alors bonnes gens ;
Il ne reçoit chez eux qu'égards, que politesse ;
On l'admet au dîner d'une vieille comtesse,
Qui s'écriera bientôt : « Ah ! que vous pensez bien !
« Et monsieur, cependant, n'est qu'un homme de rien ! »
Du nom de chevalier lui-même il se décore,
Vu qu'il est chevalier du lys... qu'il porte encore.
Il ennoblit sa ferme, il l'érige en manoir ;
Il a le ruban blanc et vise au ruban noir.
Aussi, mouche du coche, il court, il se démène ;

Dom-Quichote bourgeois, et franc énergumène,
Il déclame par-tout contre un prince éclairé ;
Dans le gouvernement, rien ne marche à son gré :
Il voudrait qu'on usât d'une rigueur extrême ;
Et parle de servir aussi le roi...... quand même.
Dès le matin au Louvre on le voit arriver ;
Il chante à la chapelle, il se glisse au lever ;
Il prend le deuil de cour aux époques précises ;
Pour de nobles bourreaux il intrigue aux assises ;
Un duc près de Phryné l'envoie en mission ;
Il suit, le cierge en main, chaque procession ;
Et comme l'âne, il croit, dans les fêtes publiques,
Avoir part à l'encens qu'on adresse aux reliques.
En un mot, à ses airs impertinents, altiers,
On le dirait pourvu d'au moins seize quartiers.
Le mot *comme autrefois* est toujours dans sa bouche ;
La moindre nouveauté le choque et l'effarouche.
Le jury fut naguère imprudemment admis ;
Du trône la vaccine accroît les ennemis :
La loi du cinq septembre est sur-tout un désastre,
Que peut seule égaler l'école à la Lancastre ;
Plus le peuple est instruit, plus il devient hautain.
Pédagogue en soutane, un frère ignorantin
Lui paraît préférable au précepteur d'Emile.

Jadis, un seul bourgeois savait lire entre mille.
Tout en allait bien mieux! pourquoi chercher du neuf?
Nous vivions si contents sous ce bon Charles-Neuf!
Où veut-on nous jeter? Dans quel affreux dédale?
Mon portier lit Voltaire et Rousseau! quel scandale!
Sans l'ignorance, adieu le pouvoir absolu!

Ils ont beau décrier Rousseau qu'ils n'ont pas lu;
Au flambeau qui les blesse ils ne sauraient atteindre;
On insulte à ses feux, sans les pouvoir éteindre.
L'aurore des clartés que répand la raison,
A de l'Europe entière embrassé l'horizon.
Chaque outrage accélère, accroît et fortifie
Le triomphe assuré de la philosophie.
Montaigne, Despréaux, la Bruyère, Newton,
Loke, Bayle, Raynal, Montesquieu, Washington,
De tout droit oppresseur hâtant le sacrifice,
Ébranlèrent enfin ce honteux édifice
De grossiers préjugés, dont les grands sont imbus;
Ce monstrueux amas d'arbitraires abus,
Qui, des temps reculés, jusqu'au siècle où nous sommes,
Cimenté de leur sang, a pesé sur les hommes;
Cette tour de Babel, monument odieux
Que l'orgueil éleva, pour s'égaler aux dieux;

Qui tenait comprimés, sous d'horribles entraves,
Ces troupeaux avilis d'imbécilles esclaves,
Qu'aux genoux des tyrans la sottise enchaîna.
Tel gémit Encelade écrasé sous l'Etna.
Mais il n'est plus enfin ce bon temps d'esclavage,
De superstition, de gothique servage,
Où des jongleurs en froc s'arrogeaient en tout lieu
Le droit de faire ensemble agir et parler Dieu.
Entre l'injuste maître et le serf rendu libre,
L'or d'un monde nouveau rétablit l'équilibre.
La tiare avait mis le ciel même à l'encan;
La réforme a restreint les droits du Vatican.
Un roi ne trembla plus sous les foudres de Rome;
Le peuple osa penser qu'un roi n'était qu'un homme;
Et qu'un prêtre à son gré ne peut ouvrir l'enfer.
Arme plus redoutable aux tyrans que le fer,
Noble présent des cieux, parut l'imprimerie.
Graces à la boussole, aux arts, à l'industrie,
Sur la terre et les flots, par cent chemins divers,
Enfin la vérité parcourut l'univers.
La liberté, féconde en lumières nouvelles,
Sur le double hémisphère a déployé ses ailes.
Second flambeau du monde, elle éclaire, elle instruit;
Non cette liberté qui renverse et détruit,

Qui s'abreuve de sang, se repaît d'hécatombes,
Embrase les palais et profane les tombes;
Mais cette liberté qui garantit nos biens,
Qui reconnaît les rois, mais les veut citoyens,
Qui florissait à Sparte, à Rome, dans Athènes,
Que défendaient Caton, Cicéron, Démosthènes!
Tyrans! vous vous prêtez d'inutiles secours;
Comme l'astre des cieux, immuable en son cours,
Lentement elle avance et plane sur la terre,
Y verse de ses dons le germe salutaire.
De ses ennemis même elle échauffe les cœurs,
S'introduit dans les rangs de ses propres vainqueurs,
Sous le glaive des czars abolit l'esclavage,
Et des fils du soleil affranchit le rivage.
Vainement dans les fers tombent ses défenseurs.
Vaincue, elle épouvante encor ses oppresseurs;
Il faudra peu d'efforts pour les réduire en poudre:
Leur offrir un miroir, c'est leur lancer la foudre.
N'imitons pas sur-tout leurs sanglantes leçons;
Il suffit de livrer la sottise aux chansons;
Et contre un hydre en proie aux coups du ridicule
Les flèches d'Apollon vaudront le bras d'Hercule.
Qu'osent donc réclamer ces héros voyageurs,
Chargés d'un fer oisif, qui, cherchant des vengeurs,

Tant qu'exista l'armée, ont retenu leur rage ?
Depuis qu'elle est détruite, ils sont pleins de courage.
Soutiens du drapeau blanc, ils devaient empêcher
Que de rouge et de bleu l'on osât le tacher;
Qu'un étendard pour eux signe infâme et précaire,
Ne flottât sur les tours de Berlin et du Caire,
N'allât créer des rois dans Dresde et dans Munich.
Que n'ont-ils arrêté la victoire à Zurich,
Dans les champs de Wagram, ou sur le pont d'Arcole ?
Que n'ont-ils du malheur mis à profit l'école ?
Mais ils n'ont rien appris, n'ont su rien oublier,
Si ce n'est que naguère ils venaient supplier
Un guerrier qu'a frappé l'ordonnance royale,
De leur rouvrir le sein de la terre natale :
Ils l'en chassent lui-même!... Autrefois ce héros
Demandait, pour seul prix de ses nobles travaux,
Que d'autant d'émigrés on finît la souffrance,
Qu'il fut blessé de fois, en défendant la France !
Les ingrats ont été ses premiers délateurs !
Il leur est importun de voir des bienfaiteurs.
Qu'enfin pour la valeur se prononce un ministre;
Soudain, de-là les ponts, s'élève un cri sinistre.
Le venin le plus âcre est sur lui répandu.
Sans aucune autre forme, il faut qu'il soit pendu.

Duchesses et marquis font dresser sa potence,
Et cependant chez lui vont souper, par prudence.

Haine, dans tous les rangs, aux dénonciateurs !
Et moins à ceux qu'on solde encor qu'aux amateurs.
C'est peu qu'elle ait banni des familles entières,
La persécution a franchi nos frontières.
L'infortuné proscrit, sur les monts d'alentour,
Implorait de ses vœux le signal du retour ;
L'aspect du sol français charmait sa rêverie :
Ses regards pénétraient au moins dans sa patrie :
Les bleuâtres vapeurs du lointain horizon
Lui laissaient entrevoir le toit de sa maison,
Et ses fils vers les cieux tournant leur espérance,
Et priant que pour lui s'ouvrît encor la France !
Mais de ses délateurs la rage a redoublé ;
Sur la terre d'exil ils frappent l'exilé,
Qui s'y croyait peut-être au sein de nos provinces.
Ils ont, de cour en cour, soulevé tous les princes ;
Ils ont fermé l'Europe à l'hospitalité !
Plus humain, le sauvage, en sa brutalité,
Aux guerriers malheureux que la vengeance exile.
Dans l'agreste Amérique offrit un champ d'asyle.

La pitié parmi nous n'aura donc plus d'accès!
Répétons tous ce cri d'un généreux Français :
« Sur la voix des méchants que l'équité l'emporte ;
« Qu'enfin tout Français rentre, et que l'étranger sorte! »
L'éloquent Morellet, l'ami de la vertu,
Pour les fils des proscrits, jadis a combattu;
Il priait ces cruels qu'aujourd'hui l'on dénonce;
« Qu'ils rentrent dans leurs biens » fut alors leur réponse.
Dans un premier courroux les rois peuvent punir;
Un père à la clémence est prompt à revenir;
Une justice extrême est souvent injustice;
On craint assez les rois: tâchez qu'on les bénisse.
Après un long exil Dieu vous a rappelés,
De même à leurs enfants rendez les exilés;
Aux portes de ces murs la mort peut les surprendre;
N'est-ce qu'aux fossoyeurs que vous voulez les rendre?
Cessez de nous livrer aux lois d'exceptions,
Et ne nous jugez plus sur des délations!

D'un marquis, il est vrai, l'atroce calomnie,
Par un affront sanglant vient d'être enfin punie;
Mais qu'importe un arrêt contre un noble lancé?
L'arrêt contre Wilfrid a-t-il été cassé?

Par lui, depuis trois mois, la mort est attendue;
L'arrêt est confirmé, la hache est suspendue :
Elle est prête à frapper!... Du séjour du trépas,
Venez la détourner, défenseurs des Calas,
Des Sirven, des Verdure! Et toi sur-tout, mon père!
J'ai prononcé ton nom; que l'innocence espère!
Ton exemple à Wilfrid a fait un défenseur.
Un illustre écrivain sera ton successeur.
Un beau trait nous honore encor plus qu'un beau livre;
Dans la postérité la vertu nous fait vivre.
J'ai gravi sur le roc où tu fus enchaîné,
Lorsque tu défendais l'innocent condamné;
Les maux que tu souffris attristaient ma mémoire;
Mais j'oubliais tes fers en contemplant ta gloire;
Au prix des mêmes fers puissé-je t'imiter!
Pour la France et l'honneur mes chants vont éclater.
De mes vers généreux, empreints de ton courage,
A tes mânes alors j'oserai faire hommage.
Dans ces temps où le crime avait tout confondu,
Le sentier paternel sous mes pas s'est perdu;
Et de rang et de biens dépouillé par l'orage,
J'allai chercher au Pinde un reste d'héritage,
Emportant, sur la rive où le sort m'a jeté,

Ton amour pour la France et pour la liberté.
Là, de tes sentiments j'ai conservé la flamme ;
Heureux si, me montrant héritier de ton ame,
Tu pouvais, à l'ardeur qu'il sent pour son pays,
Au défaut de talents, reconnaître ton fils !



LES DÉLATEURS.

TROISIÈME PARTIE.

ARGUMENT.

La pétition. Motifs des délations. Le délateur de tous les temps. La corde double. Les zélés. Le chambellan. Saint-Denis. Les deux Vive le Roi. Espérance, honneur et patrie. Résurrection de l'armée. Départ de l'étranger. Retour de Henri-Quatre. Conclusion.

LES DÉLATEURS.

TROISIÈME. PARTIE.

Pro honore et patriâ.

Qu'ils étaient doux ces jours, âge d'or de la France,
Où de dormir en paix l'on avait l'assurance ;
Où l'on ne craignait pas, soupant dans sa maison,
D'aller, le lendemain, déjeûner en prison ;
Où régnaient la candeur, la politesse antique ;
Où les vers occupaient plus que la politique ;
Où des ans Saint-Lambert a célébré le cours,
Delille les jardins, et Parny les amours !
Beaux jours, que je connus à peine à mon aurore,
Purs et libres d'erreurs, vous brillerez encore !
A l'abri d'une juste et saine liberté,
Renaîtra des vieux temps l'aimable urbanité.

Du retour des vertus faut-il qu'on désespère ?
Le fils de tel proscrit a défendu son père,
Et courut aux déserts lui prêter son appui.
L'innocent, condamné pour le crime d'autrui,
Peut détourner encor la foudre qui s'élance,
Mais il faut dénoncer ; il garde le silence.
Qui porta l'héroïsme à ce sublime excès ?
Cessez d'être surpris, c'est un soldat français !
Chargé d'indignes fers, le guerrier qu'on opprime
Se fait un champ d'honneur des bancs mêmes du crime !
Tel autre de son frère a brisé les verroux.
Une épouse au supplice arracha son époux....
O femmes ! l'on vous doit plus d'un touchant exemple !
Des nobles sentiments votre cœur est le temple ;
Et pour nous corriger de nos honteux travers,
J'attends de vos vertus bien plus que de mes vers.

Poursuivons cependant, et rentrons dans la lice ;
Qui ménage un perfide en devient le complice.
Trop long-temps un champ vaste au crime fut ouvert ;
Je ne l'imite point, je frappe à découvert ;
Quelque puissant qu'il soit, contre lui je m'élance ;
Et je grave mon nom sur les traits que je lance.
Vos efforts, criera-t-on, deviennent superflus :

Depuis un ou deux mois on ne dénonce plus.
Je le veux ; mais victime et témoin du naufrage,
Quand la bonté du ciel daigne appaiser l'orage,
Pour les temps à venir, j'accours au bord des mers
Signaler les écueils que les flots ont couverts.
La fureur des méchants d'ailleurs est-elle éteinte ?
Ne puis-je craindre encor leur homicide atteinte ?
Attendez que ces vers leur soient enfin soumis !
Quels pensers généreux ont-ils jamais permis ?
Ne croyez pas sur-tout que ceux qui vous dénoncent
Ressentent pour le roi tout l'amour qu'ils annoncent.
Le temps a démontré que la délation
N'est qu'un avant-coureur de la pétition ;
Plus d'un homme de bien arrive par le coche,
Apportant l'une et l'autre à-la-fois dans sa poche.
Il fait, au ministère, un échange innocent ;
Il venait délateur, il s'en va remplaçant.
L'un ne veut simplement qu'atteindre à la fortune ;
La faveur d'un rival à l'autre est importune.
Des succès d'un voisin on se trouve offensé ;
Par l'or de tel ou tel on craint d'être éclipsé ;
D'un amant préféré l'on redoute la flamme ;
On veut se délivrer d'un ami de sa femme,
Ou du sien propre ; alors tous les moyens sont bons.

La haine, pour manteau, prend l'amour des Bourbons:
En protecteur des rois tout délateur s'érige!
Comment parer les traits que sa fureur dirige ?
Tantôt il fond sur vous en tigre rugissant;
Tantôt serpent livide il fuit en vous blessant;
Quelquefois il vous plaint; c'est, dit-il, bien dommage
Qu'au pouvoir des cent jours on l'ait vu rendre hommage?
En aggravant un fait devant votre ennemi,
Il feint obligeamment de le taire à demi;
Il gémit d'un air doux sur les torts qu'il vous prête;
Il commente un discours, l'altère ou l'interprête;
Il couvre un noir dessein de voiles imposteurs;
Il dénonce, en tonnant contre les délateurs.
S'il en est un pourtant que justement on craigne,
C'est celui qui déja le fut de règne en règne;
Rénégat, qui jadis fut le sicaire ardent
Des gens dont il se fait l'oppresseur impudent;
De tout dernier venu partisan fanatique,
De Brutus ou Tarquin zélateur lunatique,
Qui d'un signe jamais n'a paré son chapeau,
Qu'après avoir du Louvre observé le drapeau;
Fanfaron de café, rodomont de taverne,
Périodique ami de quiconque gouverne,
Dont l'esprit de parti n'est qu'esprit de calcul:

Sbire d'un directeur, séide d'un consul,
Anarchiste en janvier, en mai fédéraliste,
Impérial en mars, en avril royaliste,
Il a, de tous les temps, fourni les échafauds
Depuis ceux de Fouquier jusqu'à ceux des prévôts.
Ainsi qu'aux bords du Rhône il dénonce l'enfance,
Dénonçant dans Paris le vieillard sans défense,
Sur sa pique il portait l'exécrable fardeau,
Qu'il roule à Saint-Genis, par un forfait nouveau.
Autrefois, pour me perdre, il m'a fait Bourboniste,
Il me traite aujourd'hui de Napoléoniste.
Persécuteur infâme, au nom d'un roi clément,
Ou noirceur, ou devoir, il fait tout lâchement;
Bat-on la générale, à paraître il renonce;
Il demeure caché, même quand il dénonce,
Et veut, certain du coup qui m'atteindra demain,
Pouvoir m'assassiner, en me tendant la main:
Car à frapper en face, il ne s'expose guère;
Il a servi deux ans..... dans les conseils de guerre:
Nul forfait commandé n'est pour lui criminel;
Il eût du même fer frappé Monck et Cromwell,
Charle même au besoin! Les yeux privés de larmes,
Il vient signer l'arrêt de ses compagnons d'armes.
Il condamne un guerrier qui servait avec lui;

Jadis il condamnait ceux qu'il sert aujourd'hui!...
Qui fut vil dans un temps, sera vil dans un autre.
De l'excès qui domine il est toujours l'apôtre.
Et qu'attendre, après tout, d'un lâche sans pudeur,
Accroché constamment au manteau du vainqueur?
Politique histrion, qui, dans ces temps de trouble,
Habile à voltiger sur une corde double,
Passant de l'une à l'autre avec agilité,
Et saltimbanque adroit presque autant qu'éhonté,
Quand il voit se briser la corde impériale,
En tombant, rebondit sur la corde royale;
Reblanchit son pourpoint rougi sous la terreur,
Et saute pour le roi comme pour l'empereur.

De ces zélés d'un jour faut-il que je révèle
D'où renaît pour le roi la tendresse nouvelle?
L'un veut faire oublier qu'un frauduleux bilan
Le dut, pour hausse-col, décorer du carcan.
L'autre veut qu'on suppose, à l'ardeur qui l'inspire,
Qu'il eut, du temps des rois, l'or qu'il prit sous l'empire.
D'un long bruit de sifflets celui-ci fatigué,
Croit du fleuve d'oubli trouver enfin le gué,
Et que le nom du roi, parant toutes ses rimes,
Soudain aux yeux du goût les rendra légitimes.

L'autre, flatteur vénal, à Gand comme à St.-Cloud,
Sur la trace des rois se retrouve par-tout;
Pour homme comme il faut prétend qu'on le renomme,
Et croit, singeant les sots, qu'il se fait gentilhomme.
Pour prouver son amour tel qui n'a rien omis,
Voulait être ministre, au-lieu d'être commis.
Tel voit tomber son maître; il le quitte, et sans honte,
Sur les degrés du trône attend le roi qui monte.
Il dit que le servir fut son unique plan.
Au temps de la victoire, il était chambellan;
Au sacre, au mariage, il avait l'habit rouge:
Fidèle à l'anti-chambre, à-présent il n'en bouge;
Il y vient dénoncer, et croit de bonne foi
Que la clé qu'il portait ouvre encor chez le roi.
Celui-ci ne fut rien, sa sottise en fut cause;
Il s'est fait *bien pensant* pour être quelque chose.
Toutefois un monarque, au Louvre, on s'en souvient,
Les voit peu quand il part, beaucoup quand il revient.
Pour un roi triomphant comme ils ont le cœur tendre!
C'est même alors trop peu des cris qu'ils font entendre.
De quiconque se tait ou crie un peu moins qu'eux,
Le silence est traité de cri séditieux:
Ne pas trouver tout bien est un crime authentique,
Et gémir de la pluie est presque impolitique.

Oser former le vœu qu'un jour, de nos remparts
Nos drapeaux déployés chassent les léopards,
(Tant de toute bassesse ils ont le privilége),
A ces plongeons de cour semble un vœu sacrilége !
D'un regret sur l'honneur on les voit s'irriter!....
Ce qu'on n'a jamais eu peut-il se regretter ?
Sommes-nous donc réduits à cet excès d'outrage,
Qu'en France être Français soit un trait de courage !
Que rappeler Bovine, et Marsaille, et Rocroi,
Blesse, à de certains yeux, la majesté du roi ?
Qu'espérer affranchir leur propre territoire,
A l'honneur des Bourbons paraisse attentatoire ?
Que des Français parés des couleurs de Henri,
Décorés du portrait de ce héros chéri,
Me prétendent contraindre à passer sous silence
Que de battre l'Anglais nous eûmes l'insolence !
Levez-vous grand Condé, Turenne, Catinat,
Et vous, qui, de nos jours, non moins chers à l'état,
En triomphe ameniez, de Grenade et Minorque,
Les vaisseaux d'Albion traînés à la remorque !
Vous, aux mers d'Aboukir, vaincus avec honneur !
Vous, héros, qui montiez cet immortel Vengeur,
Que j'ai vu dans l'abyme, en cédant la victoire,
Descendre pavoisé des couleurs de la gloire !

Levez-vous tous, guerriers, soldats et matelots,
Qui, depuis neuf cents ans, sur la terre et les flots,
Combattant pour l'honneur et servant la patrie,
Sous les coups de l'Anglais avez perdu la vie!
Venez voir des Français, trop peu lâches encor,
Exiger qu'à genoux nous lui comptions notre or;
Que payant, chapeau bas, le droit de vasselage,
Comme à des suzerains nous lui rendions hommage,
Et craignions de montrer l'espoir trop imprudent
De ressaisir sur lui notre part du trident.

Ah! que leur lâcheté m'importune et me blesse!
C'est du cœur qu'il faudrait leur rendre la noblesse.
Ils insultent l'armée; et Thersites nouveaux,
D'Achille ils n'ont pas même apperçu les drapeaux.
Pour eux nos seuls revers ont toujours eu des charmes.
Ils ont répudié la gloire de nos armes.
Ils se disent vainqueurs et chantent leurs succès,
Quand un champ de bataille est jonché de Français.
Vous les verrez, ardents pour la foi catholique,
S'armer, au nom des cieux, du glaive apostolique.
Leur cœur en sera-t-il plus humble et plus chrétien?
Ils soutiennent l'autel pour s'en faire un soutien.
De notre antique honneur déplorables transfuges,

Je vous offenserais, en vous donnant pour juges
Ces guerriers qu'au défaut de vos noms si vantés,
Du nom de leurs exploits la victoire a dotés.
Je ne vous cite point aux bords de la Trébie,
De l'Ebre, du Tésin, aux plaines d'Arabie,
Aux champs de Saragosse, ou de Montebello,
Sur les sables du Nil, sur les neiges d'Eylau.
A jour fixe, attendons que l'orgueil vous demande
Des regrets d'étiquette et des pleurs de commande,
Au tombeau de ces rois, qui du joug de l'Anglais
Ont affranchi leur sceptre, à force de hauts faits,
Et délivré la France aux Bedfort asservie;
Qui, le glaive à la main, dans Poitiers, dans Pavie,
Prouvaient, en y bravant les fers et le trépas,
Qu'un roi de France tombe, et ne s'avilit pas;
Et qui, de siècle en siècle allégeant nos entraves,
Ont voulu des sujets, et non pas des esclaves.
Au bruit des chars anglais roulant sur ces caveaux,
Venez voir tous nos rois s'élancer des tombeaux,
Criant : A nous, Dunois! Duguesclin! France! France!
Mont-Joie et Saint-Denis!... Cris d'honneur, d'espérance,
Ne nous rendrez-vous point un élan généreux?
Sur leur cendre venez interroger nos preux!
Contemplez ce cercueil qu'un vert laurier décore;

Quel roi renferme-t-il ? Un roi qui, jeune encore,
Près d'Agnès à l'amour long-temps abandonné...
Mais il chassa l'Anglais! La France a pardonné.
Chaque ossement ici rappelle une victoire !
Chaque urne d'un haut fait y retrace l'histoire !
De l'honneur, du devoir, ces oracles muets
Vous rediront sans cesse : « Avant tout, sois Français. »
Le saint roi vous criera, de ce lieu funéraire :
« Tu peux aimer ton roi, sans dénoncer ton frère. »
Là, de toute vengeance ordonnant l'abandon,
Le roi-martyr enseigne et prescrit le pardon.
Henri, dont la bonté n'eut jamais de limite,
Et qu'on cite toujours, veut sur-tout qu'on l'imite.
Il vous crie aujourd'hui comme aux jours du danger,
« Épargnons les Français, poursuivons l'étranger. »
Il s'indigne, et l'affront sur vous seuls en retombe,
Qu'un dictateur anglais commande sur sa tombe.
Pourquoi voit-on ici Turenne et Duguesclin ?
Ils ont sauvé deux fois la France à son déclin ;
Ils chassaient l'ennemi, bien loin de l'introduire.
C'est à ce tribunal que je prétends traduire
Tous ces *purs* qu'à sa suite un lord semble traîner.
Chaque soir chez *sa grâce* on les voit s'incliner !
Sur la cendre des preux c'est l'honneur vrai qui parle.

Retournez au tombeau des Philippe, des Charle!
Le lys, entre leurs mains, roseau frêle et tremblant,
Ne se suspendait pas au bout d'un ruban blanc.
Que sur un fer de lance il brille avec audace!
Qu'il s'élève à l'égal de l'aigle qu'il remplace!
Nos rois aux léopards ne l'ont jamais soumis!
Qu'il n'entre qu'en vainqueur dans les rangs ennemis :
Quand d'Harcourt arbora les couleurs étrangères,
Il se déshérita du renom de ses pères :
Songez que Marcius n'est point encore absous
D'avoir sur Rome ingrate osé porter ses coups :
Thémistocle aurait cru sa mémoire flétrie,
S'il eût conduit le Perse au sein de sa patrie;
Et Camille exilé brisa, le glaive en main,
La balance où Brennus pesait l'or du Romain.
Vantez-nous vos aïeux, mais de leur noble race
Que dans vos actions je retrouve la trace.
Quand l'Anglais s'approchait, ils mouraient dans Creci;
Par vos vœux appelé l'Anglais vint jusqu'ici!
Alors que sous vos pieds, en des champs de batailles,
Vous fouliez des Français privés de funérailles;
Quand vous les insultiez par vos airs triomphants,
Le roi disait, en pleurs : « Ils étaient mes enfants! »
Il n'a point exigé qu'on vengeât son offense;

De vous joindre à l'Anglais il vous fit la défense ;
Vous avez malgré lui créé des factions :
Il ne voulait qu'*un peuple ;* et vous, deux nations,
L'oppresseur qui reçoit, et l'opprimé qui paie.
Qu'un ministre sans gloire à vous servir s'essaie ;
Nos rois repousseront de pareils protecteurs.
Les bons rois n'ont besoin que de bons serviteurs.
Et, pour trancher le mot, faut-il qu'on délibère ?
Sully servait Henri ; Séjan servait Tibère.

C'est un de ces fléaux qui tient à la grandeur,
Et qui des plus hauts rangs avilit la splendeur,
Que la nécessité d'être en butte au suffrage
De gens dont le nom seul rend l'éloge un outrage.
Vainement, délateur, tu voulais que l'effroi
Me forçât de me joindre à ton *Vive le Roi !*
Connais-tu de nos cris la différence extrême ?
Criant, Vive le Roi, tu dis : Vive moi-même !
Vive tel vieil abus, ou tel vieux préjugé,
La place que j'espère, ou la place que j'ai !
Par mon Vive le Roi, je dis : Vive la France !
De nos succès futurs vive au moins l'espérance !
Vivent nos étendards vainqueurs de l'univers !
Vivent nos pavillons dominateurs des mers !

C'est le Vive le Roi précurseur de la gloire;
C'est le Vive le Roi qui mène à la victoire;
C'est le Vive le Roi des Crillon, des Couci,
Des Villars, des Clermont, et des Montmorenci!
C'est celui de Bayard; c'est celui d'une belle
Fidèle au prince, à Dieu, mais à l'Anglais rebelle!
D'une Française enfin, dont le bras glorieux
Mena sacrer dans Reims un roi victorieux!
C'est le Vive le Roi, qui, dans ma tendre enfance,
Fit tressaillir mon cœur, alors qu'un fils de France
Courait en traversant les remparts bordelais,
Vers Gibraltar, apprendre à combattre l'Anglais.
Non que j'ose exiger qu'en un temps peu propice,
Pour recouvrer la gloire, on s'ouvre un précipice;
Mais je veux qu'on en garde, en généreux Français,
Une noble espérance, et de justes regrets.
Je veux qu'un souffle pur, renfermé dans notre ame,
De l'amour du pays y ravive la flamme,
Jusqu'à l'instant marqué pour venger nos affronts,
Sur ces libérateurs qui mutilaient nos ponts,
Dévastaient nos palais; sur ce tyran de l'onde,
Monopoleur armé du commerce du monde.
Le fer reparaîtra quand l'or sera donné.
Le tocsin dans nos cœurs aura long-temps sonné.

Plus d'un Cincinnatus, enfant de la victoire,
Attend, la bêche en main, le signal de la gloire.
Solidaires entre eux d'efforts et de succès,
Dix Français renaîtront où mourut un Français.
Emule des vertus de l'antique Italie,
Plus d'une mère encor, digne des Cornélie,
D'un bras ferme elle-même armera ses enfants.
Dans l'avenir, au moins, voyons-les triomphants :
Les anneaux qu'Annibal à Canne eut en partage,
Pourront bien être un jour reconquis dans Carthage,
Et du chêne abattu les rejetons nouveaux
Atteindre la hauteur de ses premiers rameaux.

O France! ô mon pays! terre auguste et chérie,
Que tes seuls défenseurs peuvent nommer patrie;
Toi qui, dans les succès comme dans les revers,
As servi tant de fois d'exemple à l'univers !
A mes cris, arme-toi, lève-toi toute entière !
Sois conquérante encor.... jusques à ta frontière.
Le récit à nos fils en paraîtra-t-il vrai ?
Qui prit Vienne et Moscou, laisse occuper Cambrai !
Quoi! le fer ennemi brille sur vos murailles,
Et vous ne sentez pas palpiter vos entrailles.
Les lâches vont crier : Il n'est pas temps d'agir;

On est las de combattre. — On est las de rougir.
Tu dis : La politique ; et moi je dis : La gloire.
Tu redoutes l'Anglais ! Tremble devant l'histoire.
Lorsque l'on peut armer deux millions de bras,
On doit craindre la honte, et jamais les combats.

Marceau, Kléber, d'Esling, Montebello, d'Istrie,
Ombres, qui déplorez notre gloire flétrie,
Comptez sur les héros qui vous ont survécu.
Leur bras fut enchaîné, mais ne fut point vaincu.
Le jour où pour jamais renaîtra la lumière,
Les ossements humains blanchis sur la poussière
Se joindront ranimés ! Immortel, radieux,
L'homme alors renaîtra semblable, égal aux dieux.
Ainsi, par ses affronts quand la France enflammée,
Dans les champs de l'honneur rappellera l'armée,
De ce grand corps détruit tous les membres épars
Se rejoindront unis contre les léopards ;
Et reprenant en main le glaive tutélaire,
Sur son roc embrumé repoussant l'insulaire,
De la gloire atteindront la dernière hauteur.
J'estime un conquérant moins qu'un libérateur.
La victoire aux Français redeviendra fidèle ;
Vous nous avez rendu de Pharsale, d'Arbelle,

D'Issus et de Zama les triomphes lointains.
La France attend de vous des succès plus certains.
Rendez-nous Marathon, Salamine, et Platée;
De retour aux combats, je vous rendrai Tyrtée.
Nos vieux soldats sont morts, leurs fils sont dans nos rangs;
De notre liberté devenus les garants,
Ils se rappelleront, volant à sa défense,
Que des cris de victoire ont bercé leur enfance,
Et voudront devant nous revenir couronnés
De ces mêmes lauriers sous lesquels ils sont nés.

Mais quels affreux malheurs, quels terribles présages
Ont en certains quartiers attristé les visages?
Je n'entends retentir que ce cri douloureux :
Hélas! ils sont partis nos vainqueurs généreux!
Généreux! leurs bontés ont été méritoires.
Le trésor, jour par jour, a noté leurs victoires.
D'une gloire nouvelle ils nous font compliment :
Nous les avons payés si scrupuleusement,
Qu'ils veulent bien nous mettre enfin hors de tutelle.
Cette ironie amère à qui s'adresse-t-elle?
Aux vainqueurs de Madrid, de Vienne, de Berlin?
Notre étendard aussi flotta sur le Kremlin!
Mais il y fut planté par la force des armes.

A l'aide des traités, à l'abri des alarmes,
De Cambrai vos drapeaux ont conquis le rempart.
Français, pleurons aussi leur tranquille départ!
Revenez, fiers vainqueurs! la stupeur est passée!
Revenez, la Discorde est enfin terrassée!
Revenez, vous verrez réunis en faisceaux
Ces glaives menaçants, ces glorieux drapeaux
Qui vous ont terrassés à Jemmappe, à Marsailles,
Couvrir le champ d'honneur, hérisser nos murailles,
Et tous nos citoyens serrés en bataillons,
Contre vous, tout armés, sortir de nos sillons.

Ils partent, cependant; et des rois le modèle,
Henri, je te revois dans un bronze fidèle!
Ainsi, gage de paix entre l'homme et les dieux,
Brille, au sein de l'orage, un signe radieux.
Henri! l'orgueil du trône et l'amour de la terre,
Je rapporte à tes pieds l'hommage héréditaire.
J'accours me consoler en contemplant tes traits,
D'avoir vu tant de rois, qui n'étaient pas Français,
Commander où brilla ton noble diadême,
Et loger leurs soldats jusqu'en ton Louvre même.
A ton aspect, Henri, je restai confondu,
De voir d'un si haut rang ton peuple descendu!

Sur notre abaissement ton image s'exprime
Plus haut que tant de voix qu'un faux zèle réprime.
Au temple de Thémis qui s'ouvre sous ses yeux,
Accusez-donc Henri de cris séditieux !
Sa voix semble sortir de ce bronze sonore:
Tel Memnon s'animait aux rayons de l'aurore.
De ce trône où revit sa gloire et sa bonté,
Où nos cœurs et nos bras à l'envi l'ont porté,
Il réprouve la haine et ses actes sinistres ;
Il dit aux rois : Prenez des Sully pour ministres!
Il crie à l'étranger, qui porte au loin ses pas,
« Bon voyage, messieurs; mais n'y revenez pas. »
Courtisans, dont l'orgueil va jusqu'à la démence,
Ministres, qui des rois enchaînez la clémence,
Déployez devant lui vos lois d'exceptions,
Les arrêts des prévôts et les proscriptions!
Vos listes à la main, soutiendrez-vous sa vue ?
D'un œil plus favorable, au pied de sa statue,
Il eût vu sur le marbre, en lettres d'or inscrits,
L'oubli des torts passés, le rappel des proscrits.
Jamais il n'envoya de ligueurs à Cayenne;
Par la bonté sur-tout il ramena Mayenne.
Grand roi! de ton génie invoquant le retour,
Sous ce bronze éclatant je viendrai chaque jour,

Retraçant de tes faits la mémorable histoire,
Attendre la clémence, espérer la victoire,
Et me flatter qu'enfin, aussi-bien que tes traits,
On veut nous rendre encor ta gloire et tes bienfaits.

Henri! prête à mes chants ton immortelle égide,
Je ne l'invoque point contre un censeur rigide;
Mais des vœux de l'honneur assure le succès!
Qui les condamnera, s'il porte un cœur français?
— Prends-y-garde; les sots vont t'accabler d'injures!
Boileau t'en avertit : *féconds en impostures,*
Tu les verras traiter *tous tes vers d'attentat,*
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
— Molière me remet d'une alarme si chaude :
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude;
Et l'on ne croira pas, quel que soit ton effroi,
Qu'être ennemi des sots, ce soit l'être du roi.
Dans ses nobles loisirs il applaudit Horace
Frappant des Mœvius l'indestructible race,
Et ne peut me blâmer d'attaquer des pervers,
Qu'Horace, aux yeux d'Auguste, attaquait dans ses vers.
—Toujours la vérité fut dangereuse à dire.
Juvénal paya cher un seul trait de satire.
Lucain fut trop puni pour n'avoir point flatté.

Ne te souvient-il plus de certain déporté....?
— Les périls sont fréquents au chemin de la gloire :
Sans affronter la mort, court-on à la victoire?
A qui donc cet écrit peut-il être importun?
Sur des milliers de sots je n'en désigne aucun.
— Entends ce vieux marquis soutien du vieux système :
« Qui fronde ses agents fronde le roi lui-même. »
— Un bon roi peut avoir un ministre odieux;
Souvent un prêtre infâme égorge au nom des dieux.
— Tu veux briser les lys! — Je veux sauver leur tige
De l'orage où l'expose un esprit de vertige.
— Tu voudrais sous tes coups voir les rois succomber.
— Est-ce en les éclairant qu'on les fera tomber?
— Tu veux...— Et bien je veux, puisqu'il faut t'en instruire,
Ranimer les clartés que tu prétends détruire;
Que, formé d'un rayon de la divinité,
Tout homme, quel qu'il soit, sente sa dignité;
Que la charte soit reine, et qu'un roi la maintienne;
Que ma part dans nos droits soit égale à la tienne.
Je veux que l'on repousse avec la même horreur,
Les attentats de Nîme, et ceux de la terreur.
Je veux aux vérités qu'enseigne la nature
Immoler toute absurde ou dévote imposture
Qui tend à démontrer qu'un marquis ou qu'un roi

Sortit de son limon autrement fait que moi.
Quand la marche des temps est par lui dévoilée,
Je veux qu'on n'ose plus enfermer Galilée;
Qu'un Français n'ose plus, parricide orateur,
Mandataire du peuple, être son délateur;
Qu'on n'ose plus, poussant des clameurs mensongères,
Provoquer le retour des hordes étrangères :
Qu'un homme naisse et meure avec sa liberté;
Qu'il soit sujet des rois, non leur propriété.
Pour ramper sous un homme un homme doit-il naître;
Je veux un roi pour chef; je veux Dieu seul pour maître;
Et qu'au moins la raison trace de sages lois,
Puisque du hasard seul on attend les bons rois.
—N'importe; contre toi tous les sots vont s'inscrire.
—Eh bien! dans leur fureur, que pourront-ils écrire?
—Ils diront que tes vers sont froids et doucereux.
—Je les ferai sanglants en m'exerçant contre eux!
Il est vrai qu'en un temps à nos armes prospère
J'ai chanté des lauriers.... bénis par le saint-père!
Quel preux portait alors la bannière des lys?
Quand les Césars tombaient sous l'aigle d'Austerlitz,
Quel Français n'eût suivi le char qui, dans sa course,
Entraîna tous les rois du midi jusqu'à l'ourse?
Les cris de la victoire ont, du sacré vallon,

Conduit au champ d'honneur les filles d'Apollon !
A des faits inouis quand je la croyais due,
J'ai donné la louange et ne l'ai point vendue.
D'un noble engagement noblement délié,
Au sang du grand Henri mon cœur m'a rallié.
J'ai cédé sans effort à l'espoir que la France
Verrait sous un Bourbon la fin de sa souffrance;
Mais sans fouler aux pieds un noble souvenir;
Mais demandant la gloire encor pour l'avenir;
Mais sans que nul bienfait sortît de ma mémoire.
Je voulais des vertus où je voyais la gloire;
Mais je prétends la gloire où sera la vertu.
De toutes deux un roi doit être revêtu,
Sur-tout s'il est Français et fils de Henri quatre:
C'est aidé de Henri que je veux vous combattre.
Acceptez le défi ! J'y cours quelque danger;
Mais quand je sers l'honneur qui pourrait m'outrager ?
Ma voix par vos serpents ne peut être étouffée :
Les serpents de l'enfer n'ont point fait taire Orphée !
Pour un amour profane il accorda son luth.
La patrie à mes chants offre un plus noble but;
Et de tout vrai Français libre et franc interprète,
Si l'indignation peut faire un vrai poëte,
D'une lutte nouvelle arborant le signal,

Ressaisissant encor les traits de Juvénal,
Ainsi qu'en un gibet, à l'exemple d'Horace,
J'irai clouer vos noms aux fourches du Parnasse,
Et de tout délateur délateur redouté,
Dénoncer vos forfaits à la postérité :
Ou plutôt, dédaignant vos fureurs insensées,
Vers le seul bien public élevant mes pensées,
Tel que l'oiseau des mers, en planant dans les cieux,
Brave le vain courroux des flots séditieux,
Par des cris de douleur, par des chants d'espérance,
Essayant d'enflammer, de ranimer la France,
J'irai, de leurs flatteurs fesant taire la voix,
Porter la vérité jusqu'au trône des rois.

Toutefois rendons grace à leur haute prudence !
Sans eux la liberté tombait en décadence,
Des succès éclatants avaient doré ses fers;
Donnés par la victoire, on les avait soufferts;
Les rois les ont brisés ! Au fort de la tempête,
De son arbre immortel s'est redressé le faîte.
Reine des siècles d'or, antique liberté !
Toi qui fus légitime avant la royauté !
Louis est couronné ! ton noble feu l'inspire !
Remonté sur le trône, il te rend ton empire !

En exauçant tes vœux il garantit ses droits;
Le roi d'un peuple libre est le premier des rois!
France, renais enfin et bannis tes alarmes!
Tu reprendras ton rang sans recourir aux armes.
Les méchants terrassés, les tyrans trembleront:
Quand nous serons unis, ils nous respecteront.
France, renais enfin; et, moindre en territoire,
Mais grande par tes lois plus que par la victoire,
Rends à tes vieux lauriers leur première splendeur!
L'avenir est encor rempli de ta grandeur!
Vois long-temps la sagesse assise sur le trône;
Lave le sang versé sur les rives du Rhône;
Et, dans le monde entier répandant la clarté,
Où tu portais le fer, porte la liberté!



NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

Page 4.

Vils délateurs, c'est vous que je vais attaquer!

Caton avait cette opinion, « que poursuyvre les meschants en justice, estait l'une des principales choses a quoy devait vacquer et s'appliquer tout homme de bien. » *Plut. d'Amyot.* Tacite a dit de même : « Delatores, genus hominum publico exitio repertum, et pœnis quidem nunquam satis coercitum. Ann. lib. IV, cap. 30.

Page 5.

D'éloigner un époux donne un moyen légal.

Voyez, dans les journaux de *** le procès de la dame***

Page 6.

Le crime n'a jamais qu'un empire éphémère.

C'est dans ce sens que Sénèque a dit :

Iniqua nunquam regna perpetuo manent. Médée, acte 3.

Invisa nunquam imperia retinentur diu.
Hercule, au mont Oëta, acte 2.

Page 7.

Moderne inquisiteur, Dominique à cheval.

Saint Dominique fut le fondateur et le patron de l'inquisition. Il a eu dans ces derniers temps plus de successeurs sous le plumet que sous le froc.

Page 7.

Un conseil de famille en une chambre ardente.

Les *conseils de famille* ont été institués dans chaque compagnie de la garde nationale, pour y terminer à l'amiable toutes les discussions qui pourraient s'élever relativement au service. Ces conseils sont devenus dans plusieurs compagnies des comités de délation : que de témoins peuvent l'attester !

Page 9.

Si, terrible aux méchants autant qu'aux ennemis,
Un chef, guerrier loyal, ...

Il serait inutile de dire ici que l'application de ces vers s'adresse au commandant actuel de la garde nationale, si elle n'avait été successivement commandée par des chefs qui tous ont mérité les mêmes éloges.

Page 12.

Celui-ci dans les flots cherche un dernier asyle.

Nombre d'employés supprimés par suite de délations ont perdu la vie de cette manière, à une certaine époque. En un seul jour il s'en précipita neuf entre le Pont-au-Change et le Pont-Neuf. Je me trouvais ce jour même dans une maison du quai où le fait me fut attesté.

Page 13.

Vois l'airain menacer le palais de Henri.

Qui ne se rappelera avoir vu, au bas du Pont-Royal, les canons prussiens braqués sur le château des Tuileries!...

Page 13.

Le fouet de Juvénal et la lampe d'Horace.

Juvénal, sat. I. a dit :

Hæc ego non credam venusinâ digna lucernâ?

Le poëte suppose que les crimes de son temps étaient

dignes d'être poursuivis à la clarté de la lampe d'Horace. J'ai cru pouvoir imiter cette figure.

Page 17.

J'ai chanté la patrie, etc.

Allusion à de nombreuses délations faites contre moi au sujet d'une pièce de vers prononcée dans une réunion de la garde nationale, et dont ce passage rapelle les principaux traits. Je pourrais dire ici, avec le fils de Philippe : *Perisse expetunt, quia tuis injuriis doleo, quia tibi ademptas tot urbes, tot gentes, indignor. Tit. Liv. Lib.* 40. *Oratio Persei, etc.*

Page 18.

La garde du château n'en défend pas le roi.

Malherbe a dit, en parlant de la mort :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Page 18.

De leurs *considérant* voulez-vous quelques traits ?

Il n'y a personne qui n'ait entendu dire aux orateurs d'un certain parti tout ce que je rapporte ici. Il existe une prétendue apologie de Henri-Quatre, par la duchesse de Rohan, qui prouve que le langage des courtisans du bon roi était absolument le même que celui des courtisans de nos jours.

Page 19.

Au retour des faveurs plus qu'au retour du maître.

C'est aujourd'hui sur-tout que Sénéque aurait pu dire :

Pauci reges, non regna colunt.

Hercule, au mont Oëta, acte 2.

Page 19.

Leurs noms restent flétris, malgré leurs errata.

Un personnage, dont je ne veux pas me rappeler le nom, avait rempli un volume entier de délations sans nombre contre des gens de toute espèce; à chaque réclamation, il s'empressait de donner un désaveu de son article, et d'inscrire cet aveu à la fin de son livre, en forme *d'errata*. Ce qui fournit dans le temps, à l'un des rédacteurs du journal de Paris, la matière d'un article fort spirituel.

Page 21.

Domitien disait, effrayé de leur rage:

Domitien lui-même a sévèrement puni les délateurs; Trajan les exila; Pline, dans son panégyrique, raconte qu'il les fit abandonner en pleine mer sur un navire sans voiles et sans agrès. Voyez, pour la plupart de ces citations, l'excellent abrégé de l'histoire romaine de M. le comte de Ségur.

Page 22.

Telle autrefois Venise en prison transformée.

C'était sur-tout à Venise que la délation était jadis un des grands moyens de gouverner; on s'en convaincra en lisant dans l'histoire de Venise de M. Daru, les réglements du conseil des dix. Cette lecture suffirait pour rendre odieux tout gouvernement despotique, et soulever l'ame, la moins amie de la liberté, contre les excès de la tyrannie.

Page 22.

Il est pourtant des chefs exempts d'un pareil blâme.

Deux ordres du jour, dont je joins ici l'extrait, ont été publiés le 21 janvier et 28 octobre 1816 par le colonel d'une des légions de la garde nationale.

« Il m'a été signalé *un comité d'anonymes*, intitulé, LES 24,

« qui a dénoncé plusieurs personnes de la légion...... J'ai « chargé MM. les chefs de bataillon de s'informer si effec- « tivement il existe, pour le *malheur* et le *déshonneur* de la « légion, un comité semblable de dénonciateurs; j'aime à « croire que ce comité n'existe pas; mais si dans les rangs « de la *** légion il se trouvait des gens capables de ce vil « métier de dénonciateurs, et qu'ils fussent connus, je « les signalerais *comme souillant le noble habit de garde na-* « *tional*, et indignes de porter un uniforme aussi respec- « table. Rien n'est plus méprisable que des dénonciateurs, et « rien n'est plus odieux *qu'une association et organisation* « semblables. »

Du 28 *octobre* 1816.

« C'est à nous, messieurs, à donner l'exemple du dé- « vouement le plus complet, nous qui avons eu le noble et « doux avantage d'éviter toute espèce de réaction, qui n'a- « vons éprouvé aucune perte ni disgrace particulière, *qui* « *avons éloigné ce systême si affreux de dénonciateurs*, sys- « tême qui n'apportait que haine, inquiétudes et malheurs. »

Voilà de véritables titres à l'admiration, à la reconnaissance, à la gloire, sur-tout si l'on veut considérer la date de ces deux ordres du jour. Que de malheurs n'eût-on pas évités, si tous les hommes revêtus du pouvoir, ou qui comptent de nobles aïeux, eussent professé des principes aussi honorables. Il m'est doux de rendre ce juste hommage à l'homme qui, déja distingué par son nom, s'est rendu plus illustre encore par sa loyauté, sa modération, son amour pour les rois et la patrie :

Tros, Tyriusque mihi nullo discrimine agetur. Æn. lib. I.

DEUXIÈME PARTIE.

Page 27.

Autrefois d'Arpinum le sublime orateur, etc.

Cicéron, abandonné par le jeune Octave au ressentiment d'Antoine, fut rencontré par des satellites qui lui coupèrent

la tête et les mains; elles furent apportées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues comme un monument de sa vengeance contre l'immortel auteur des Philippiques, qu'un décret du peuple avait nommé père de la patrie.

Page 28.

Que la délation s'exerce au quai Voltaire.

Il est à remarquer que le ministère de la police a été celui où l'effet des délations s'est fait le moins sentir.

Page 28.

Leur troupe se partage en quatorze séries.

Tout ce morceau se rapporte à une époque ancienne. Un autre génie, celui de l'honneur et de la loyauté, a dirigé depuis le même ministère.

Page 28.

Répond à l'inspecteur, *Je suis trop enrhumé.*

Historique.

Page 30.

La Méduse a pour chef un commis de l'octroi.

Lisez le mémoire de M. Corréard, naufragé de la Méduse.

Page 30.

Si la délation est un trait détestable, etc.

Voyez les plaidoieries, dans l'affaire de l'épingle noire.

Page 31.

« C'est moi que l'on servait en servant la patrie. »

Ordre du jour du 8 juillet 1815. S. M. y déclare *qu'elle regarde comme fait pour son service tout ce qui avait été fait*

pour celui de la patrie et de la ville de Paris, pendant son absence.

Page 31.

Tel sous l'arbre infectant le sol qui le nourrit.

Le Pahon-uppa, arbre du Japon et de Java. Tout meurt à une grande distance autour de cet arbre; c'est de son écorce que découle la gomme dont les naturels du pays empoisonnent leurs flèches. Les criminels sont chargés de la recueillir; un petit nombre résiste aux exhalaisons pestilentielles de l'arbre. Quand ils échappent, ils ont leur grace.

Page 32.

Vaucluse livra Brune aux fureurs populaires.

Voyez le mémoire adressé au roi par madame la maréchale Brune.

Page 32.

Deux jumeaux, compagnons de supplice et de gloire.

Voyez les pièces du procès des frères Faucher, dans la bibliothèque historique.

Page 32.

L'Aveyron indigné révéla la noirceur.

Tout le monde connaît les détails de cet horrible attentat; le discours éloquent et loyal du ministre de la justice, prononcé dans la chambre des députés, en avril dernier, ne laissse aucun doute sur le motif qui dirigeait les assassins.

Page 32.

Jadis républicains, ces hideux Marseillais.

Je n'entends pas par-là les habitants de Marseille, mais ces mêmes brigands qui, prenant en 1792 et 93 le nom de Marseillais, ont couvert la France de meurtres, qui, de même qu'ils ont égorgé les Suisses le dix août, ont massacré depuis

les Mamelouks a Marseille, et promené les corps des victimes dans une charette surmontée d'un drapeau blanc.

Page 33.

Je vois au nom du ciel le Gard ensanglanté. etc.

Nîmes a été le théâtre de massacres horribles exercés sur les protestants. Le principal assassin fut acquitté, faute de témoins qui osassent déposer contre lui. Il en fut de même de l'assassin du général Lagarde. Voyez encore le discours du ministre de la justice cité plus haut.

Page 33.

Des préfets soudoyàient l'homicide imposture.

Je renvoie aux pièces d'un fameux procès.

Page 33.

Du beau nom de cosaque honorer sa monture.

Ce fait a été démenti par une personne digne de la plus grande confiance; mais n'a-t-elle pas été abusée, et toutes les pièces relatives à cette affaire pourraient-elles être représentées?

Page 33.

Pris pour un aigle, un coq vous fit mettre en prison.

Voyez le procès de Lyon, où ces détails sont rapportés.

Page 33.

Des magistrats du peuple ont poussé la démence.

Voyez, dans la bibliothèque historique, (procès des frères Faucher,) l'adresse au roi, par le conseil général du département de ***

Page 33.

Sur son lit de douleur on égorge un mourant.

Voyez les détails de l'assassinat du général Ramel. Biblioth. Hist.

Page 33.

On veut tête pour tête, on veut crime pour crime.

Entendez justifier sans cesse les nouveaux crimes par les anciens; on a même réclamé dans un journal le calcul des têtes tombées dans un temps et dans un autre.

Page 33.

Contre l'assassinat nul témoin ne s'inscrit.

.....*Nec civis erat, qui libera posset*
Verba animi proferre, et vitam impendere vero. Juv. sat. 4.

Page 34.

Du toit hospitalier où fuyait un proscrit.

Voyez la Biblioth. Hist.

Page 34.

....Des lois on prévient la sentence.

Pièces du procès de Lyon.

Page 34.

L'appareil du supplice est sorti des cités.

Voyez, pour tout ce passage, les pièces du procès de Lyon recueillies par M. Lhuilier.

Page 34.

Des sbires par le sang et l'ivresse troublés.

Lisez les rapports sur les scènes horribles qui ont eu lieu à Saint-Genis, lors de l'exécution du capitaine Oudin et du jeune Pierre Dumont.

Page 35.

Ramène dans Lyon l'échafaud triomphant.

Après l'exécution qui eut lieu dans les prairies en face de Trévoux, l'échafaud sanglant fut embarqué sur le coche d'eau, d'où la plupart des voyageurs descendirent, et fut ainsi ramené à Lyon.

Page 35.

L'humble fils du hameau succombe sans défense.

Le malheureux enfant, prêt à périr, appelait sa mere et sa sœur à son secours... Voyez l'arrêté du 17 juillet, qui condamne douze habitants de Saint-Genis à payer une contribution de 1850 francs pour les frais d'occupation de la commune, et qui taxe la veuve Dumont à 150 francs. Cette malheureuse mère fut ensuite traduite devant les autorités locales, pour les expressions que sa douleur lui arrachait.

Page 35.

Contre les délateurs réservez la censure.

Socordiam eorum inridere libet, qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam. Nam contra, punitis ingeniis, gliscit auctoritas. Tac. ann. l. 4.

Page 37.

Faites-vous donc juger, ou je vous crois coupable.

Fatetur facinus, is qui judicium fugit.

Publius Syrus.

Page 38.

Sur la foi du pardon qu'un perfide proclame.

Voyez les pièces du procès. Une malheureuse femme alla, en vertu d'une promesse de pardon publiée par un officier de gendarmerie, chercher son mari caché dans les bois; il fut arrêté et exécuté de suite.

Page 38.

Pour préserver ce fils d'être un jour criminel.

Tout le monde sait que ces paroles ont été prononcées dans le requisitoire lancé contre Pierre Dumont.

Page 38.

A peine il est instruit, sa justice commence.

Dès que la réclamation de madame la maréchale Brune

est parvenue au roi, S. M. a ordonné que les coupables fussent livrés à la justice.

Page 39.

Un Jeyffris aussitôt prouve que l'on conspire.

Voici le portrait que Rapin Thoiras nous a laissé du grand juge Georges Jeyffris.

« Georges Jeyffris fut placé à la tête de la cour du banc du roi. C'était un homme sans honneur et sans probité, insolent, scélérat, disposé à tout sacrifier à ceux qui avaient le pouvoir en main. Il était tellement bien ce qu'il fallait à la cour qu'elle le fit grand-chancelier d'Angleterre. En de pareilles mains, il ne fut plus question d'*ignoramus* (formule d'absolution); sitôt que l'on déplaisait au roi ou au duc, sur la moindre accusation, à tort ou à travers, on était perdu. »

Les détails du procès de Sidney font horreur. Des milliers d'infortunés furent envoyés à la mort par cet infâme Jeyffris, qui fut récompensé par le titre de baron, et la faveur de Jacques II.

Page 40.

J'entendrai déclarer dans un jour solemnel.

Voyez les journaux du temps.

Page 43.

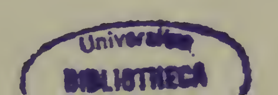
Qui lui montrait un front au champ d'honneur blessé.

Qui n'a été le témoin de ces incroyables arrestations faites en plein jour sur le boulevard même par le chef suprême d'un tribunal ?

Page 47.

Naître d'un père illustre est un rare bonheur.

Voyez à l'appui de ce morceau, les satires de Juvénal, d'Horace, et de Boileau, sur le même sujet.



...Nobilitas sola est atque unica virtus. Juv. s. 8.

...Miserum est aliorum incumbere famæ. Juv. s. 9.

Prima mihi debes animi bona ; sanctus haberi,
Justitiæque tenax, factis dictisque mereris?
Agnosco procerem. Juv. s. 9.

Malo pater tibi sit Thersites, dum modo tu sis
Aeacidæ similis, vulcaniaque arma capessas,
Quam e Thersitæ similem producat Achilles. Juv. s. 8.

...Fulgente trahit constrictos gloria curru
Non minus ignotos generosis. Hor. s. 6.

...Nec census, nec clarum nomen avorum,
Sed probitas magnos, ingeniumque facit. Ovid., ep. 7.

Virtute ambire oportet, non favitoribus. Plaut. Amph. act. 1.

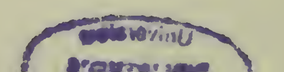
Tantus est enim splendor in laude vera, tanta in magnitudine animi et consilii dignitas, ut hæc a virtute donata, cetera a fortunâ commodata esse videantur. Cic. Or. pro Marcello.

Page 55.

Autrefois ce héros
Demandait pour seul prix de ses nobles travaux.

Dans un temps où il y avait quelque courage encore à se prononcer en faveur des émigrés, le général Grouchy sollicitait sans cesse des radiations; on lui demanda combien il en réclamerait, il répondit: *Autant que j'ai reçu de blessures en combattant pour la France.* L'auteur de cette sublime réponse languit depuis quatre ans en Amérique, séparé de sa famille et des compagnons de sa gloire.

Eh! qui plus que moi peut avoir le droit d'élever la voix en sa faveur; outre les liens du sang, oublierai-je ceux de la reconnaissance, oublierai-je que jadis cet illustre exilé m'ar-



racha moi-même à l'exil, à la déportation? Attendrai-je qu'il me crie comme à d'autres ingrats?... « *Ego, cùm te patriæ reddidissem, mihi non futurum in patria putarem locum.* Cic. Or. pro Milone.

Le sang du général Grouchy, glorieusement versé dans soixante batailles et plus de cent combats, sa brillante valeur, ses vertus civiles, sa modération pendant nos troubles, sa conduite honorable et désintéressée dans le commandement du Piémont et de Madrid, ne parleront pas toujours inutilement au cœur d'un prince qui a eu la générosité de déclarer « qu'il regardait comme rendus à lui-même les services rendus à la patrie. » Espérons qu'au lieu de sollicitations, nous pourrons bientôt adresser au monarque les paroles que Cicéron adressait à César quand il eut rappelé Marcellus. « César, vous « levez en quelque sorte à nos yeux l'étendard de l'espé- « rance! L'expérience de quelques citoyens m'avait déja ap- « pris ce que vient de m'apprendre plus particulièrement « encore la faveur que vous nous avez accordée à tous, en « rendant Marcellus aux desirs du sénat et du peuple, malgré « les sujets de plainte que vous aviez contre lui. Marcellus « sans doute est heureux, puisque son rétablissement nous « cause à tous autant de joie qu'à lui-même. Ajoutons qu'il « est bien digne de son bonheur. En effet, qui jamais pos- « séda dans un degré plus éminent, la noblesse, la probité, « en un mot tous les genres de mérite.... Le temps abolira « les trophées et les monuments des conquêtes.... Mais la jus- « tice et la douceur dont vous venez de donner l'exemple, « fleuriront tous les jours de plus en plus.... Vous aviez « déja surpassé en modération et en clémence tous les vain- « queurs des guerres civiles; aujourd'hui, vous vous êtes « surpassé vous-même.... C'est de la victoire même que vous « avez triomphé en n'usant pas des droits qu'elle vous don- « nait sur les vaincus.... Ne vous lassez donc pas, César, de « conserver des citoyens vertueux, qui ont failli, non, par

« esprit de haine, ou de faction, mais parce qu'ils ont cru « remplir un devoir, et servir la patrie.

« Se vaincre soi-même, étouffer son ressentiment, mo- « dérer sa victoire, relever de sa chûte un adversaire dis- « tingué par sa naissance, son génie, son courage, c'est là « un héroïsme qui vous place au-dessus des plus grands « hommes, ou plutôt qui vous assimile aux dieux mêmes. » *Cic. Or. pro Marcello. trad. d'Auger.*

Monarques, entendez la voix de Cicéron élever César clément au-dessus de César victorieux; et songez que le souvenir des vertus est plus durable et plus doux que celui de la victoire !

Page 55.

Qu'enfin pour la valeur se prononce un ministre.

Voyez le discours de M. le comte de Cazes, dans lequel il fut le premier à parler aux chambres en faveur de l'armée.

Page 57.

Qu'enfin tout Français rentre et que l'étranger sorte.

Voyez le discours prononcé par M. Bignon à la chambre de 1818.

Page 57.

L'éloquent Morellet, l'ami de la vertu.

Voyez l'ouvrage de M. Morellet intitulé *le Cri des victimes.*

Page 57.

Un père à la clémence est prompt à revenir.

Pro peccato magno paulum supplicii satis est patri.

Térence, Andrienne, acte 5.

Page 57.

Une justice extrême est souvent injustice.

....Jus summum, sæpe summa est malicia. Ter. Heaut. acte 5.
Summum jus, summa injuria. Cic. de officiis.

Page 57.

N'est-ce qu'aux fossoyeurs que vous voulez les rendre?

Voyez Plutarque, vie de Caton.

Page 57.

Cessez de nous livrer aux lois d'exceptions.

Pugna suum finem, cùm jacet hostis, habet, Ov. el. 5.

Page 58.

Un illustre écrivain sera ton successeur.

Voyez les mémoires en faveur de Wilfrid Régnault, par M. Benjamin de Constant.

Ton amour pour la France et pour la liberté.

Insuevit pater optimus hoc me, Hor. s. 4.

TROISIÈME PARTIE.

Page 64.

Le fils de tel proscrit a défendu son père.

Rien de plus noble, de plus touchant, que la manière dont le jeune colonel Grouchy a défendu son père devant les conseils de guerre qui se déclarèrent successivement incompétents dans cette cause; quels soins, quelles sollicitudes, quel empressement, quel dévouement, n'a-t-il pas montrés, soit

qu'il volât du tribunal aux champs de l'Amérique, pour y partager l'exil paternel, soit qu'il revînt solliciter avec un zèle, une ardeur, que rien n'a pu décourager, le retour du héros de Novi, de Hoenlinden, de Friedland, de Wagram, de Raab, de la Moskowa! Lors de la retraite de Russie, ce tendre et généreux fils, non moins digne de gloire par sa piété filiale que par sa valeur éprouvée dans vingt batailles, voyant périr les chevaux de son père, qui alors était malade et blessé, s'était attaché lui-même au traîneau et l'avait tiré sur les neiges et les glaces, pendant plusieurs lieues.

Page 64.

L'innocent condamné pour le crime d'autrui.

Voyez les mémoires de M. Le Blanc.

Page 64.

Tel autre de son frère a brisé les verroux.

Lisez, dans la Bibliothèque historique, le récit du dévouement du docteur Montain envers son frère, malade et prisonnier, dont il parvint à prendre la place.

Page 64.

Une épouse au supplice arracha son époux.

Qui ne reconnaîtra ici l'action héroïque de madame de la Vallette!

Page 66.

Il commente un discours, l'altère ou l'interprète,

Nihil est,
Quin male narrando possit depravarier.

Térence, Phormion, acte 4. s. 4.

Page 71.

Ils insultent l'armée, et Thersites nouveaux,

Voyez le discours du général Maison, à la chambre des pairs.

Page 73.

Épargnons les Français, poursuivons l'étranger.

Henri IV criait aux siens, après la victoire d'Ivri, *épargnez les Français, main basse sur l'étranger.*

Page 74.

L'oppresseur qui reçoit et l'opprimé qui paie.

Ne serait-ce pas le cas de répondre à ces avides solliciteurs d'emplois, de faveurs et de richesses, ce qu'un empereur romain répondit dans le sénat à Hortulus, qui lui demandait de nouvelles libéralités ?

« Quelle importunité condamnable de forcer, pour ainsi « dire, le trésor public, qu'il faudra remplir par des crimes, « après que l'ambition l'aura épuisé. Auguste vous a fait des « largesses, Hortulus, mais sans y être contraint, sans obliger « ses successeurs à vous en faire toujours; l'industrie lan- « guira, la paresse prendra le dessus, si l'on n'a plus rien à « craindre ni à espérer de soi-même. Chacun, comptant sur « des secours mendiés, ne fera rien pour soi, et incommodera « les autres. » *Tacit. Ann., l.* 2.

L'homme qui parlait ainsi s'appelait Tibère.

Page 75.

Le roi ne veut qu'un peuple.

Paroles de S. M. au maire de Dijon.

Page 76.

Le fer reparaîtra quand l'or sera donné.

Spoliatis arma supersunt. Juv. s. 8.

Page 80.

Je rapporte à tes pieds l'hommage héréditaire.

Feu M. le président Dupaty avait fondé à l'Académie de la Rochelle un prix pour le meilleur éloge de Henri IV, *le bien bon ami des Rochellois.*

Page 81.

« Bon voyage, messieurs, mais n'y revenez pas. » Paroles de Henri IV, en congédiant les Espagnols.

Page 82.

Juvénal paya cher un seul trait de satire.

Un de ses vers blessa l'histrion Pâris, d'autres disent le favori d'Adrien, Antinoüs; le poëte octogénaire, fut relégué au fond de l'Égypte, où il mourut de vieillesse et de chagrin.

Page 82.

Lucain fut trop puni pour n'avoir point flatté.

Néron, qui se piquait d'être poëte, fut jaloux de la préférence que les Romains donnaient aux vers de Lucain sur les siens, et le mortifia en plusieurs circonstances. Lucain jeune et bouillant s'en vengea par une satire violente. Il reçut l'ordre de mourir, et se fit ouvrir les veines, comme Sénèque, dont il était parent.

Page 83.

Les périls sont fréquents au chemin de la gloire.

....Non fit sine periculo facinus magnum et memorabile.

Térence, Heauton., acte 2.

Ardua per præceps gloria vadit iter. Ovide, élégie 4.

Non est ad astra mollis e terris via.

Sénèque, Hercule furieux, acte 2.

Ajoutons avec l'orateur romain :

Propositâ invidiâ, morte, pœnâ, qui nihilo segnius rempublicam defendit, is vir verè putandus est. Cic. Or. pro Milone.

Page 83.

Souvent un prêtre infâme égorge au nom des dieux.

....Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta.

Lucrèce, livre, 1 v. 83.

Page 84.

Qu'il soit sujet des rois, non leur propriété.

« Il y a cette différence entre les bons et les mauvais princes que les uns veulent des sujets libres et les autres ne souffrent que des esclaves. » (*St.-Ambroise, lettre* 29 *à Théodose-le-Grand. Hist. de Fléchier, page* 346.)

Page 84.

....Qu'au moins la raison trace de sages lois.

« Quels travaux n'a-t-il pas fallu pour fonder notre empire !
« quels efforts de bravoure pour affermir notre liberté....
« Songez qu'une seule nuit a pensé tout détruire. Vous de-
« vez pourvoir à ce que des citoyens, à l'avenir, ne puissent
« pas exécuter ni même imaginer de pareils projets. » *Cic., quatrième Catilinaire.*

Page 84.

Puisque du hasard seul on attend les bons rois.

La légitimité, en effet, a donné à la France, Louis XI et Louis XII, Henri III et Henri IV. Cette idée est empruntée de l'histoire de Cromwell, par M. Villemain.

Page 85.

Mais quand je sers l'honneur, qui pourrait m'outrager?

« *Hoc animo semper fui, ut invidiam virtute partam, glo-*
« *riam, non invidiam putarem.* » Cic., première catilinaire.

Page 86.

Porter la vérité jusqu'au trône des rois.

Un roi conquérant et philosophe, Frédéric-le-Grand, écrivait à Rollin, en 1737 :

« La carrière que vous courez vous donne le droit de faire

« la leçon aux souverains ; vous pouvez leur faire entendre la « voix de la vérité, que la flatterie rend inaccessible au « trône (1). Je souhaite, pour le bien de l'humanité, que « vous puissiez rendre les rois hommes, et les princes ci- « toyens. »

(1) « Il vous est permis de fouetter le vice ceint du diadême sur « le dos des tyrans, dont fourmillent les annales de l'univers, et de « corriger d'une manière indirecte ceux dont le rang fait respecter « jusqu'aux défauts. »

Rapport du secrétaire-perpétuel de l'Académie française, sur le concours d'éloquence de 1818.

FIN.

